



Carrie à travers les âges, entre conte et tragédie moderne Page E 3



Lucy Guerin, incarner les éléments dans la chair et le geste Page E 8

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR • LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 OCTOBRE 2013

L'art rouge sort de sa réserve

De la scène au musée, les jeunes créateurs autochtones font vibrer Montréal entre revendications et modernité

Culture autochtone, culture moderne. Culture arrivée au XXI^e après un long voyage à travers le temps. Transformée, mais bien vivante. C'est à cette culture bigarrée et tenace, unique, que le Musée d'art contemporain de Montréal rend hommage cet automne avec la grande exposition *Beat Nation: art, hip-hop et culture autochtone*. Dans d'autres coins de la ville, les festivals Phenomena et Mondial résonneront aussi d'échos d'art autochtone contemporain, mêlé de revendications politiques. Regard sur ces artistes qui font l'air du temps.

CAROLINE MONTPETIT

C'est dans les rues des grandes villes que Dylan Miner, un Métis de l'Alberta, a d'abord conçu son projet d'art visuel *Native Kids Ride Bikes*, avec de jeunes autochtones vivant en milieu urbain. Accompagnés par un aîné parlant leur langue autochtone, les jeunes étaient invités à décorer une bicyclette d'ornements rappelant leur culture traditionnelle.

Quatre de ces bicyclettes, conçues par des artistes autochtones émergents celles-là, font partie de la vaste exposition *Beat Nation*, sur l'art hip-hop et la culture autochtone, qui prend l'affiche cette semaine au Musée d'art contemporain de Montréal. Voilà que ces bicyclettes, si présentes en milieu urbain, se couvrent de peaux d'animaux ou de côtes de caribou, pour témoigner de l'apport traditionnel autochtone.

Art métissé, art hybride, art nerveux et vivant, le tout est traversé de l'impulsion politique qui a soutenu le mouvement de revendications autochtones Idle No More au cours de la dernière année.

Une vidéo de l'artiste mohawk Jackson 2Bears, par exemple, expose *l'histoire problématique* de la nation canadienne, ainsi que les ambiguïtés de la construction de son identité culturelle.

Car, toute porteuse de culture hip-hop qu'elle soit, cette exposition se veut *«très politique»*, raconte Tania Willard, cocommissaire de l'exposition, qui l'a d'abord conçue pour la galerie Grunt de Vancouver en 2008.

Les 24 artistes participant à l'exposition ont pour leur part des identités assez bigarrées. *«Certains ont des racines dans quatre nations autochtones différentes»*, poursuit Tania Willard.

Des trésors d'art contemporain

L'artiste albertaine Cheryl L'Hirondelle en témoigne, elle qui est un peu crie, un peu métisse, un peu francophone, un peu allemande et polonaise.

Le long de l'autoroute Transcanadienne, elle a placé des roches dont l'agencement signifie en langue syllabique: *«Regardez cette terre dont personne ne veut.»* Cette terre, c'est le terrain des réserves où le gouvernement fédéral a forcé les autochtones à s'installer au fil des ans. Plus loin, Sonny Assu s'est inspiré d'un enregistrement de son arrière-grand-père chantant dans un potlatch traditionnel, alors que cette pratique était interdite en sol canadien. Sonny Assu a créé une installation sur le thème de la mémoire.

Les œuvres elles-mêmes sont issues d'un va-et-vient constant entre la culture moderne et la culture traditionnelle.

«Les perles de verre qu'utilisent les autochtones dans leur artisanat ont été apportées ici par les Européens, ce qui n'empêche pas qu'on présente aujourd'hui leur tissage comme de l'art traditionnel autochtone», explique Tania Willard.

Cela donne d'ailleurs des trésors d'art contemporain. Ces planches de rouli-roulant, par exemple, dont on a taillé le bois pour les faire ressembler à des raquettes de babiche. Ou cette vidéo de l'artiste Nicholas Galagin,

VOIR PAGE 2 : ROUGE

Raven: *On the Colonial Fleet*, 2010 (détail) Skeena Reece. Tenue de performance.

SEBASTIEN KRIETE

MAGASINE, MAGASINE, ACHÈTE, ACHÈTE, CONSOMME, CONSOMME... ET SAUVE L'ÉCONOMIE!

Instructions pour un éventuel gouvernement socialiste qui souhaiterait abolir la fête de Noël

Du 8 octobre au 2 novembre 2013 une création du Théâtre Aujourd'hui

Texte Michael Mackenzie Mise en scène Marc Beaupré Interprétation Sophie Desmarais et Luc Picard

Théâtre d'Aujourd'hui
514 282-3900
theatredaujourd'hui.qc.ca

BMO Groupe financier

Bell

Hydro Québec

LE DEVOIR

CULTURE

Sous les ailes de l'oiseau-tonnerre



ODILE TREMBLAY

Les autochtones sont la mauvaise conscience du Québec. Plus qu'aînés en Amérique du Nord. À cause du projet souverainiste. Les aspirations des uns se heurtent à celles des autres, plus anciennes. À cet « autre », originel pour ainsi dire, on n'a pas fait trop de cadeaux, il est vrai. O.K., au début, quelques colliers de verroterie et des promesses en langue fourchue. Et puis... L'autre est encore là, il nous regarde. Ça rend du monde nerveux quand il revendique son bout de taiga. Toute société repose sur ce lien à l'autre, souvent tout croche. Hier autant qu'aujourd'hui.

Cet « autre »-là, je suis allée à sa rencontre toute la semaine, comme on remonte les sources d'une longue rivière. Après tout, un émissaire de l'ONU venait de prononcer le mot « crise » en abordant la situation des peuples autochtones au Canada. Et le mouvement Idle No More venait d'avoir un an.

Faut dire qu'au Festival du nouveau cinéma, *Rhymes for Young Ghouls* de Jeff Barnaby, un Micmac du Québec, m'avait impressionnée par sa force de frappe. Disons-le tout net: il s'agit du meilleur long métrage autochtone que j'ai vu, avec une imagerie originale, une mystique,

une immense colère transcrite sur sang et en mode surréaliste. Le film, tourné à Kahnawake, se situe au cours des années 70, dans une communauté ravagée par l'alcool, la drogue et la violence. Avec des agents tortionnaires des Affaires indiennes, et les pensionnats en arrière-scène, ça cogne et ça crie vengeance. Quant à la petite héroïne, peintre et sculptrice, elle manie le double langage de l'art et des armes. *Red power. Yes Sir!*

Ces jeunes créateurs autochtones qui montent au créneau, je les ai retrouvés

Rien de tel que de jeunes artistes des Premières Nations pour mettre leurs traditions au service de lendemains qui chantent

mardi, à la soirée du Wapikoni Mobile, au FNC: en 14 courts métrages diversifiés comme tout, sur fond d'humour, de colère, de poésie, de mélancolie. À la fin des projections, Réal Junior Leblanc, un Innu d'Uashat (Sept-Îles), a remporté pour la seconde année le Prix du public. La dernière fois, c'était pour *Blocus 138* sur la résistance innue. J'avais déjà admiré en 2011

son *Tremblement de terre*, poésie sur fond d'images oniriques. Car il est aussi poète, ce gars-là. Son dernier film, *L'enfance déracinée*, parle aussi des pensionnats pour Indiens, avec leurs abus et leurs fantômes, alors que le vieux bâtiment hanté brûle dans une cérémonie d'exorcisme collectif, au fil des images d'archives. Montant sur scène, Réal Jr. a dit: « On a assez pleuré. Il est temps d'enterrer la douleur. » Il prépare un premier long métrage. On l'attend.

Rien de tel que de jeunes ar-



Les acteurs de *Rhymes for Young Ghouls* de Jeff Barnaby, un film qui se situe au cours des années 70, dans une communauté ravagée par l'alcool, la drogue et la violence.

tistes des Premières Nations pour mettre leurs traditions au service de lendemains qui chantent.

On les entend déjà en chanson, en hip-hop, de Samian à Elisapie Isaac. Ces barrières musicales avaient été défoncées par le groupe Kashtin. Ils débarquent au cinéma. D'autres formes artistiques se développent.

Déambulant mercredi à travers l'exposition *Beat Nation: art, hip-hop et culture autochtone* au Musée d'art contempo-

rain de Montréal, je parlais avec André Dudemaine qui dirige Terres en vues.

— Ouais, faudrait marier nos mythologies, disait-il.

L'expo nous vient de la Vancouver Art Gallery. Ça ne vient pas du hasard. L'art des Premières Nations est mis en valeur en Colombie-Britannique. Faut dire qu'on doit aux Haïdas de là-bas les fameux totems, les embarcations sculptées, les masques aux têtes et aux becs colorés, puissants, magiques, connus de tous.

Une tradition en arts visuels si féconde qu'elle a inspiré les jeunes artistes, qui s'en sont emparés, y ajoutant des tags, les faisant rebondir sur leurs planches à roulettes. Les artistes de l'expo sont issus d'un peu partout en Amérique du Nord, plusieurs de l'Ouest. Peu de Québécois. Chez nous, les créateurs autochtones en arts visuels demeurent dispersés, mal connus. Ça pourrait changer.

Qu'ils viennent d'ici ou de là, nous voici ravis de voir une relève rouge relever la tête, jouer avec les symboles ancestraux, l'artisanat et les clichés collés aux wigwams, pour mieux les détourner sur des selles de bicyclette, des câbles d'ordinateur, des disques de vinyle peints. Et par ici les vidéos satyriques, le hip-hop à la sauce amérindienne!

Politique, cette expo. Voyez *Oiseau-tonnerre* en néon de Duane Linklater, un Cri de l'Ontario. De tous ses feux rouges, le nargue Stephen Harper. Le premier ministre canadien avait retiré de Rideau Hall le magnifique *Oiseau-tonnerre* du grand artiste ojibway Norval Morrisseau, dûment remplacé par un portrait de la reine d'Angleterre. Elle lui renvoie la balle.

Un masque de Marlon Brando, sculpté par Carey Bulpitt, intégré à la performance de l'artiste Skeena Reece, vient appuyer le refus de la star américaine de recevoir un Oscar en 1973. L'acteur protestait alors contre l'image négative des autochtones au cinéma d'Hollywood. Plus loin, le merveilleux performeur travesti d'origine crie Kent Monkman, dans sa vidéo *Dance to Miss Chief*, fait vivre à son satirique personnage une romance absurde avec

Winitou, l'Amérindien allemand grimpé des westerns germaniques des années 60. « Nous ne pouvons nous soustraire à l'Histoire, mais on peut remettre en question la subjectivité de ceux qui l'écrivent », affirme Monkman.

Avant d'être journaliste, j'avais travaillé pour un organisme autochtone: le Conseil attikamek-montagnais, disons depuis. En me promenant à travers les réserves, je ne voyais pas trop alors par quel bout ces communautés-là allaient agripper leur avenir. Ça se passait avant l'été rouge de 1990, qui a fait suer bien des Blancs, mais offert une fierté aux Amérindiens du Québec, et pas seulement aux Mohawks. Après s'être sentis impuissants, faire trembler le gouvernement vous requinque la plume. Mêmes sursauts identitaires après les éclats du mouvement Idle No More, lancé par des femmes. Ça crée une énergie, une onde qui circule de La Romaine à Kanesatake.

Oui, il y a de la criminalité, surtout chez les Mohawks, et des problèmes d'alcool, de drogue et de violence dans toutes les communautés. C'est pour ça que le délégué de l'ONU emploie le mot crise.

Pour croire en eux, les peuples ont besoin de se sentir un peu gagnants, pas juste des colonisés piétinés par l'envahisseur. Les Québécois francophones en savent quelque chose. Imaginez les autochtones! Pour eux aussi, l'art peut être une arme de dénonciation massive. Un oiseau-tonnerre, ça vole et ça griffe. Ça brille en néon. Ça part du passé pour remporter l'avenir.

otremblay@ledevoir.com

12^e Festival interculturel du conte du Québec

DU 18 - 27 OCTOBRE 2013

Veillée amérindienne et tzigane

Contes, chants au tambour et musique

Robert Seven-Crows (MCMAC)

Armelle et Peppo Audigane (TSIGANES)

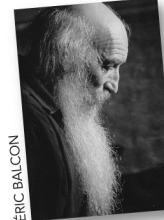
SAMEDI 19 OCTOBRE, 19 H 30 - LA MAISON AMÉRINDIENNE, MONT-SAINT-HILAIRE (10 \$)

Contes et légendes d'un barde pas barbant

Patrik Ewen (BRETAGNE)

DIMANCHE 20 OCTOBRE, 19 H 30 - GAINZBAR, MONTRÉAL (10 \$)

Patrik Ewen



Nouveautés 2013 des éditions Planète rebelle

+ lancement du triple CD *NUITS DU CONTE À MONTRÉAL*

en présence des éditeurs et des conteurs Michel Faubert, Jocelyn Bérubé, Suzanne De Serres, Hélène Matte

LUNDI 21 OCTOBRE, À 17 H - RESTO ROBIN DES BOIS, MONTRÉAL (ENTRÉE LIBRE)

Les plus belles histoires d'amour

Stéphanie Bénéteau, maîtresse de cérémonie

Patrik Ewen (BRETAGNE)

Halima Hamdane (MAROC)

Ahmed Hafiz (TUNISIE)

MARDI 22 OCTOBRE, 20 H - MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC, MONTRÉAL (LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES)



Stéphanie Bénéteau

Laissez-moi parler!

Halima Hamdane (MAROC)

JEUDI 24 OCTOBRE, 20 H - MAISON DE LA CULTURE ROSEMONT-LA PETITE-PATRIE, MONTRÉAL (LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES)



La Mensongère

Michel Faubert et Daniel Roy

VENDREDI 25 OCTOBRE, 20 H - MAISON DE LA CULTURE MERCIER, MONTRÉAL (LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES)



Michel Faubert

Contes coquins

Gaillardises et mots fleuris

Renée Robitaille, maîtresse de cérémonie

Ahmed Hafiz (TUNISIE-BELGIQUE)

Halima Hamdane (MAROC-FRANCE)

Gisèle Ndong Biyogo (GABON-QUÉBEC)

Étienne Loranger au piano

SAMEDI 19 OCTOBRE, 20 H - AUDITORIUM LE PRÉVOST, MONTRÉAL (ENTRÉE LIBRE)



Renée Robitaille

Série Créations

Un conteur, un nouveau spectacle par soir

Sylvie Belleau, Mathieu Lippé, Stéphanie Bénéteau, Nadine Walsh, François Lavallée

DU LUNDI 21 AU VENDREDI 25 OCTOBRE À 18 H (SAUF LE 21: 20 H) - THÉÂTRE DE L'ESQUISSE, MONTRÉAL (10 \$)

DU LUNDI 21 AU VENDREDI 25 OCTOBRE À 18 H (SAUF LE 21: 20 H) - THÉÂTRE DE L'ESQUISSE, MONTRÉAL (10 \$)



Jocelyn Bérubé

Le Chant des os

Contes, récits et musique

Renée Robitaille et Étienne Loranger (QUÉBEC)

MERCREDI 23 OCTOBRE, 20 H

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU-MONT-ROYAL, MONTRÉAL (LAISSEZ-PASSER DISPONIBLES)

Jean-Marc Massie

Delirium

Jean-Marc Massie

MERCREDI 23 OCTOBRE, 20 H

AUDITORIUM LE PRÉVOST, MONTRÉAL (ENTRÉE LIBRE)



Jean-Marc Massie

Le Marathon du conte

40 conteurs, 10 heures de contes, un thème par heure

DIMANCHE 27 OCTOBRE, DE MIDI À 22 H - MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC, MONTRÉAL (ENTRÉE LIBRE)

Plus de 75 conteurs d'ici et d'ailleurs
95 spectacles solos et collectifs • une quinzaine de villes

www.festival-conte.qc.ca



Patrimoine canadien



Canadian Heritage



Conseil des Arts du Canada



Canada Council for the Arts



Montréal



LE DEVOIR



Québec

Conseil des arts et des lettres

Ministère des Affaires municipales, des Régions et de l'Occupation du territoire

Ministère de la Culture et des Communications

ROUGE

SUITE DE LA PAGE E 1

originaire de l'Alaska, qui présente le danseur de breakdance David «Elsewhere» Bernall, se déhanchant au son de tambours traditionnels.

«Moi, ce qui m'intéresse, c'est de voir comment l'art peut être un outil de transformation, comment on peut l'utiliser pour sensibiliser le public aux questions autochtones», raconte pour sa part Emilie Monnet, qui est la fondatrice des productions

«L'humour a permis de survivre aux aspects les plus noirs liés à la colonisation, les pensionnats indiens et l'adoption des enfants»

Onishka, qui présente le spectacle *Recompose*, le 23 octobre à la Sala Rossa, dans le cadre du festival Phenomena.

Onishka, en anishnaabe (algonquin), qui est la langue de la mère d'Emilie Monnet, cela veut dire «réveille-toi!». Emilie Monnet s'est d'ailleurs remise à l'apprentissage de la langue de ses ancêtres.

L'humour comme instrument de survie

Le but de cette maison de production, fondée en 2011, est de «permettre une plateforme qui donne de la visibilité aux affaires autochtones».

Recompose mettra en scène certains personnages de la tradition autochtone, le Trickster, par exemple, qui joue des tours, ou la Grande Tortue. On y exploitera aussi certaines grandes prophéties hopis, mayas, ou anishnaabes, pour s'intéresser à de grands enjeux contemporains: l'approvisionnement en eau dans les réserves autochtones, mais aussi le réchauffement climatique et l'avenir de l'environnement, mais toujours avec l'humour propre à la culture autochtone.

«L'humour, pour les autochtones, a été un instrument de survie pendant des années. Il a permis de survivre aux aspects les plus noirs liés à la colonisation, les pensionnats indiens et l'adoption des enfants», raconte Emilie Monnet. *L'humour fait passer les messages dans des situations difficiles.*

Comme l'exposition *Beat Nation*, *Recompose* traverse légèrement les frontières entre

tradition et modernité. La violoncelliste Cris Derksen, par exemple, soumet son instrument à d'étonnantes manipulations pour créer un nouveau genre, alliant musique classique, folk, et électro.

En novembre, ce sera au tour du Mondial Montréal d'offrir au public les sonorités issues d'une tradition autochtone mêlée de modernité. Le festival y consacre en effet toute une série de spectacles sous le titre «Accents autochtones». Au programme donc, un pow wow électrique du groupe A Tribe Called Red. Le groupe, finaliste

au prix Polaris, offre lui aussi un mélange de rythmes autochtones traditionnels réarrangés à la manière techno. Le rappeur algonquin Samian, quant à lui, continuera d'y retracer l'histoire de son peuple, avec les mots de son rap. Là encore, l'engagement politique est voisin de l'art. Samian a entre autres mis en ligne une chanson dénonçant le Plan Nord en 2012.

Toujours au Mondial, il faut vibrer sur la théâtralité des chants de gorge de la chanteuse inuite Tanya Tagaq. Tanya Tagaq a créé un nouvel accompagnement musical pour les séquences silencieuses du film *Nanook of the North*, tourné en 1922, sur le mode de vie des Inuits de l'Arctique. Si ce film prétendait être un documentaire, il trafiquait certains éléments de la réalité. On y avait par exemple vêtu les Inuits en costumes traditionnels, qu'ils ne portaient plus au moment du tournage, et on avait demandé au héros, Allariallak, de chasser avec une lance alors qu'il chassait normalement avec un fusil.

Pour couronner cet automne autochtone, une pièce au nom paradoxal, évoquant à la fois la destruction et la parenté, *Tu é moi*, première œuvre de Marco Collin, originaire de la communauté innue de Masteusiash, prendra l'affiche le 14 novembre, aux ateliers Jean-Brillant, à Montréal. Une pièce où «L'autre porte à la fois le visage de l'ennemi et le reflet de soi-même», dit-on. Tout à fait dans l'air du temps.

Le Devoir

Voilà Une galerie de photos qui témoignent de l'effervescence de l'art autochtone. ledevoir.com/culture

CULTURE › CINÉMA

Il était quelques fois Carrie

De la figure du tueur fou à Cendrillon, l'adolescente victime d'intimidation créée par Stephen King revient sur les écrans à chaque décennie. Œuvre visionnaire ou séculaire ?

FRANÇOIS LÉVESQUE

Carrie relate comment une adolescente victime d'intimidation déchaîne ses pouvoirs de télékinésie contre ses bourreaux. Depuis sa publication en 1974, le premier roman de Stephen King est revisité chaque décennie. Il y eut d'abord, en 1976, l'adaptation de Brian De Palma, devenue leçon de cinéma, puis en 1988, la version musicale du film, qui flopa sur Broadway. *Carrie 2*, une suite malavisée, prit l'affiche en 1999. En 2002, la télévision présenta un remake, oubliable, en deux parties. À l'affiche cette semaine, la version concoctée par Kimberly Peirce confirme un intérêt qui ne se dément pas. Pourquoi ?

Sans doute parce que, une fois déparé de ses oripeaux contemporains, *Carrie* exhibe ceux, indémodables, des contes de fées. On pense en particulier à *Cendrillon*, avec beaucoup plus de sang toutefois. L'association n'est pas neuve : dans le *New York Times*, un critique qualifia de « variation carmin de Cendrillon » le roman de King. On ne saurait mieux dire.

Pour mémoire, hormis les persécutions qu'elle subit à l'école, Carrie souffre en plus des sévices physiques et psychologiques que lui inflige à la maison une mère fanatique religieuse. Dans le coin droit, la princesse en chiffons, dans le coin gauche, la marâtre.

Dans le roman comme dans ses différentes incarnations, la scène charnière, pour ne pas dire primitive, survient au début, lorsque, sous les douches communes du vestiaire des filles, Carrie, 16 ans, a ses premières règles. Sa mère ne lui ayant rien expliqué des choses de la vie, Carrie croit être en train de mourir d'une hémorragie (c'est ce tumulte hormonal qui réveille un don latent de télékinésie).

Écœurées, ses consœurs — ou méchantes demi-sœurs — se massent autour d'elle et lui lancent des tampons. Pour se racheter, une camarade de classe contrite, la bonne fée marraine, oblige son amoureux, le garçon le plus populaire de l'école, c'est-à-dire le prince charmant, à inviter Carrie au bal de fin d'année.

Cendrillon décomplexée

Dans *Psychanalyse des contes de fées*, Bruno Bettelheim définit ainsi le paradigme établi par *Cendrillon*. « L'enfant est incapable d'imaginer de lui-même qu'il sera secouru, que ceux qui, selon sa conviction, le méprisent et exercent sur lui leur pouvoir, reconnaîtront un jour sa supériorité. Un grand nombre de petites filles sont tellement convaincues par moments que leur méchante belle-mère (ou mère) est à l'origine de tous leurs maux que, d'elles-mêmes, elles n'ont aucune chance d'imaginer que la situation pourrait changer. Mais quand l'idée est présentée à leur pensée par l'intermédiaire de « Cendrillon », elles peuvent croire que d'un moment à l'autre une bonne (fée) mère peut venir à leur secours, puisque le conte de fées leur dit d'une façon très convaincante que c'est ce qui adviendra. »

Dans *Carrie*, malheureuse-



SONY PICTURES

Dans la nouvelle version, réalisée par Kimberly Peirce, *Carrie* devient une métaphore des tueries dans les écoles.



L'adaptation de Brian De Palma, de 1976, est devenue une leçon de cinéma.



MGM ET CINÉPOP



MGM

Remake télévisé de *Carrie*, 2002

ment, et contrairement à ce qui se produit chez les frères Grimm et chez Charles Perrault, la pauvre subit au bal une ultime humiliation. Or Carrie est capable de déplacer les objets à distance, d'agir sur la matière par la pensée. Autrefois vilain petit canard, la voilà désormais furie, ange exterminateur. Et les bourreaux d'hier de devenir victimes du jour, en l'occurrence celui du Jugement dernier.

Bref, Carrie, c'est Cendrillon qui, refusant de redevenir misère sur le coup de minuit, dé-

cide plutôt de mettre le bal à feu et à sang.

Prenez garde au courroux des honnis

C'est ici que, de conte de fées, *Carrie* se meut en conte moral ambigu. En effet, Carrie pose un dilemme déchirant. D'une part, et là encore contrairement à la tradition établie par les contes, la protagoniste n'est pas sauvée de son milieu abusif par une intervention extérieure (la marâtre, le prince), mais grâce à une force qu'elle porte en elle.

Son processus de résilience est inspirant. Ceci expliquant cela, et même si, ultimement, rien de bon n'en résulte, la vengeance exercée par Carrie est vécue, d'autre part, comme une catharsis. D'où l'équivoque.

A ce chapitre, pour ratée qu'elle soit, et elle l'est, la plus récente adaptation s'inscrit de manière logique dans la filmographie de la réalisatrice Kimberly Peirce, à qui l'on doit le percutant *Les garçons ne pleurent pas* (*Boys Don't Cry*), dans lequel une jeune fille, après s'être fait passer pour un garçon, est assassinée par les habitants d'un bled. *Stop-Loss*, son deuxième film, s'intéressait pour sa part au sort de soldats traumatisés et à peine sortis de l'adolescence. Dans *Carrie*, Peirce conjugue les deux en une sorte de mise en garde, un « cautionary tale », avec une autre héroïne marginale (isée) qui, poussée à bout, fourbit non pas une arme à feu, mais une arme psychique. Du coup, *Carrie* devient une

métaphore des tueries scolaires avec lesquelles les États-Unis, en particulier, sont de plus en plus souvent confrontés. Dès lors, on mesure mieux la dimension archétypale, mythique, de

cette histoire d'une adolescente ostracisée relevant peut-être après tout non pas du conte, mais de la tragédie.

Le Devoir

« L'enfant est incapable d'imaginer de lui-même qu'il sera secouru, que ceux qui, selon sa conviction, le méprisent [...] reconnaîtront un jour sa supériorité »

Bruno Bettelheim, dans *Psychanalyse des contes de fées*

LA LICORNE
Production SINGULIER PLURIEL
COSTUMES LA MANUFACTURE

SOLEDAD AU HASARD

7 au 25 octobre
Lundi au jeudi 19h, vendredi 20h
Réservation: 514 523-2246

Texte et mise en scène de Julie Vincent
Avec Liliâne Boucher et Julie Vincent

Photographie: François-Régis Fournier

514 521-4493 **USINE C** USINE-C.COM

NEDERLAND/NOUVELLES SCÈNES DES PAYS-BAS

PRENEZ VOS PASSEPORTS!

I SEMAINE + 6 COMPAGNIES THÉÂTRE • DANSE MUSIQUE • PERFORMANCES ATELIERS & CLASSES DE MAÎTRES

PRÉSENCE D'IVO VAN HOVE

18 > 23 NOVEMBRE

L'USINE C OUVRE SES PORTES AUX ARTISTES NÉERLANDAIS

UNITED-C, ANN VAN DEN BROEK, ROB VAN RIJSWIJK & JEROEN STRUIJBS, LEONARD & JEROEN, JAN MARTENS, DOODPAARD, ...

PRESENTATION USINE C, AVEC LE SOUTIEN DE PERFORMING ARTS FUND NL ET DE L'AMBASSADE DU ROYAUME DES PAYS-BAS AU CANADA.

A BRIMFUL OF ASHA
RAVI & ASHA JAIN / WHY NOT THEATRE
30-31 OCTOBRE
1ER NOVEMBRE
SPECTACLE EN ANGLAIS | REPAS INDIEN.

VARIATIONS POUR UNE DÉCHÉANCE ANNONCÉE
ANGELA KONRAD / COMPAGNIE LA FABRIK
06 > 16 NOVEMBRE
D'APRÈS LA CÉRISIAIE DE TCHEKHOV.

CHEESE
NICOLAS CANTIN / GRAND SINGE
27 > 30 NOVEMBRE
COPRÉSENTATION USINE C ET AGORA DE LA DANSE.

CULTURE › MÉDIAS

Forfaits et forfaiture

Les promesses gouvernementales au sujet des télécommunications ne sont pas sans faiblesses

STÉPHANE
BAILLARGEON

L'envers du mensonge, ce n'est pas nécessairement la vérité. Ça peut être une perspective tronquée. Ou un point de vue intéressé. Et de toute manière, on peut souvent promettre n'importe quoi.

Avant même le discours du Trône cette semaine, des médias claironnaient l'intention d'Ottawa de déposer un budget en faveur des consommateurs. Les mesures devaient viser les services bancaires, les cartes de crédit, le transport aérien, les télécommunications. Surtout celles-ci, en fait, de stricte compétence fédérale. Finis les excès. Adieu les surcharges. Bonjour la télé à la carte. Il était temps, merci.

Et alors? Mercredi, les mesures pro-consummateurs attendues étaient-elles clairement au rendez-vous?

«Il n'y a rien de vraiment réjouissant dans les nouvelles annonces parce qu'il n'y a pas grand-chose de vraiment neuf dans celles-ci», commente Sophie Lambert-Racine, analyste des politiques et de la réglementation en matière de télécommunications, radiodiffusion, inforoutes et vie privée de l'Union des consommateurs, organisme de promotion et de défense des droits des consommateurs. «En tout cas, il n'y a pas vraiment d'an-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le CRTC se penche déjà sur les frais d'itinérance internationale.

nonces dans les documents officiels. Le discours cherche plutôt à s'attribuer les mérites des dossiers dont s'occupe déjà le CRTC.»

Le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) demeure l'organisme régulateur dans ces domaines. M^{me} Lambert-Racine reprend les annonces une à une pour montrer chaque fois que c'est plutôt de là que viendront ou ne viendront pas les solutions.

Les frais d'itinérance. La proposition vise la réduction de ces frais «au Canada». Très bien. Sauf que ces frais s'appliquent quand un abonné change de

fournisseur et que les réseaux nationaux, par définition, couvrent tout le pays. «Les principaux problèmes avec les frais d'itinérance se posent quand un abonné se rend à l'étranger, dit la spécialiste. Pour l'instant, le CRTC, dans son code sur les services sans fil qui entrera en vigueur en décembre, prévoit déjà un plafond pour les frais excédentaires pouvant être facturés. Par exemple, pour l'itinérance internationale, les services Internet s'arrêteront après 100\$ d'utilisation. Le CRTC a aussi posé des questions au sujet de la tarification de tous les services d'itinérance, mais on ne sait pas où ça va aboutir, tout en soupçonnant qu'une réglementation s'en vient. Ce qui serait une ex-

cellente nouvelle en soi. Ces frais sont beaucoup plus élevés ici qu'ailleurs dans le monde. D'ailleurs, l'Europe a réglé le problème et est en train de le faire. Je trouve donc très bizarre que le gouvernement, qui n'est pas censé se mêler de ce qui se passe au Conseil, semble en plus s'attribuer du mérite pour ses dossiers.»

Les bouquets de services. Là encore, le CRTC a développé un cadre pour les services de télédistribution. Ces balises prévoient une certaine flexibilité pour les services aux consommateurs. Les Québécois en bénéficient d'ailleurs davantage. M^{me} Lambert-Racine rappelle que Vidéotron est par exemple reconnu pour sa plus grande flexibilité d'abonnement par rapport à d'autres télédistributeurs, Bell notamment, qui rassemble ses chaînes en gros paquets plus contraignants. Seulement, tout cela ne constitue pas un strict modèle à la carte (pick-and-pay) qui permettrait au consommateur de cueillir une à une les fleurs de son bouquet. «Je comprends que le gouvernement souhaite étendre le modèle de Vidéotron, dit la spécialiste. Encore là, c'est au CRTC d'examiner la question. Encore là, on se demande pourquoi le gouvernement s'en attribue le mérite.»

Les réseaux haute vitesse à large bande. Cette fois, le texte officiel annonce que le gouver-

nement «va continuer à veiller» à l'amélioration des réseaux haute vitesse à large bande. M^{me} Lambert-Racine note alors que les efforts du gouvernement semblent plutôt sporadiques en cette matière. Le programme fédéral «Large bande Canada: un milieu rural branché» a été débranché en 2011. En tout cas, il n'a pas été renouvelé. Le CRTC évalue que 94% de la population canadienne a déjà accès à un réseau permettant de circuler à une vitesse de 5 mégabits/seconde sur les inforoutes, ce qui semble satisfaisant. Reste donc les plus éloignées des régions éloignées.

La vie privée. Ce dernier dossier ne vise pas directement le CRTC. Dans une section dite sur le soutien aux victimes et la punition des criminels, une note annonce que le gouvernement veut «présenter des mesures législatives pour offrir aux policiers et aux procureurs de nouveaux outils pour gérer efficacement la cyberintimidation». M^{me} Lambert-Racine s'inquiète de cette possible ouverture vers une autre mesure qui permettrait aux autorités d'avoir accès aux données personnelles sans mandat de la cour. «Je suis complètement d'accord avec la volonté d'aider les victimes d'actes criminels, mais faut-il surveiller l'ensemble des citoyens? Il faut mettre en place des mesures justes et équitables. Tous les citoyens ont droit à une vie privée.»

Le Devoir

LES CENDRES BLEUES

DU 22 OCTOBRE AU 9 NOVEMBRE 2013

TEXTE DE JEAN-PAUL DAoust et de PHILIPPE CYR

AVEC SÉBASTIEN DAVID, JONATHAN MORIER ET JEAN TURCOTTE

COLLABORATEURS MARIE-ÈVE PAGEAU, THIERRY GAUTHIER

SALLE JEAN-CLAUDE GERMAIN THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

2013 Conseil des arts et des lettres Québec

MOI, DANS LES
RUINES ROUGES
DU SIÈCLE

Trois Tristes Tigres

23 OCT à 19 h 30

« [Une] production à la fois féroce drôle et très émouvante qui propulse le récit de vie bien au-delà de l'anecdote. »

Alexandre Cadieux, Le Devoir

LAURÉAT PRODUCTION - MONTRÉAL, PRIX DE LA CRITIQUE 2012, A.O.C.T.



Credito photo: Neil Niron

BILLETTERIE
450 667-2040RENSEIGNEMENTS
GÉNÉRAUX
450 662-4440

MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest, Laval
Montmorency
www.maisondesarts.laval.ca



LA LICORNE

production LA MANUFACTURE

DU 1^{ER} OCTOBRE AU 9 NOVEMBRE

TEXTE ET MISE EN SCÈNE STEVE GAGNON
AVEC MARIE-JOSÉE BASTIEN,
MARIE SOLEIL DION,
RENAUD LACELLE-BOURDON,
GUILLAUME PERREault
ET CLAUDIANE RUELLAND

« C'est un texte percutant, à la fois cru et poétique, signé Steve Gagnon. Et c'est la création québécoise la plus intense que l'on ait vue depuis des lustres. »
- Luc Boulanger, La Presse

« Rarement ai-je vu du bruit et de la fureur aussi efficaces et aussi troublants. Je crois que j'ai assisté à un moment marquant de notre dramaturgie (...) »
- Marie-Claire Girard, Huffington Post

« La tiédeur, l'homogénéité stylistique, très peu pour Steve Gagnon. (...) C'est un univers singulier où les personnages se traitent de « dieu » et de « reine », tout en parlant de listes d'épicerie (...) Un jeune auteur à suivre. »
- Marie Labrecque, Le Devoir

« En dessous de vos corps (...) : des mots qui font frissonner. »
- Élise Jetté, 24 heures

« (Steve Gagnon) n'a pas son égal pour inventer des héros grandioses et les faire tout de même s'exprimer à hauteur d'homme. »
- Philippe Couture, VOIR

EN DESSOUS DE VOS CORPS

JE TROUVERAI CE QUI EST IMMENSE ET QUI NE S'ARRÊTE PAS

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Télé-Québec

LE DEVOIR

4559 PAPINEAU, MONTRÉAL / THEATRELALICORNE.COM / 514 523.2246

CE CORPS QUI PARLE

8 au 26 octobre 2013

PRODUCTION LE THÉÂTRE DU MOUVEMENT, FRANCE
TEXTE, MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION: YVES MARC

ET EN LEVER DE RIDEAU
SPLendeur ET MISÈRE D'UNE COURTISANE
PRODUCTION OMNIBUS LE CORPS DU THÉÂTRE
MAÎTRISE D'ŒUVRE: JEAN ASSELIN
INTERPRÉTATION: SYLVIE CHARTRAND

OMNIBUS
www.mimomnibus.qc.ca

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

LE DEVOIR

1945, RUE FULLUM, MONTRÉAL BILLETTERIE 514 521 4191 WWW.ESPACELIBRE.QC.CA

ESPACE LIBRE

CULTURE › MUSIQUE

L'Off Festival de jazz à l'appel

SERGE TRUFFAUT

Petit à petit l'écart se rétrécit. L'écart lié aux espèces vitales, soit les sonnantes. Mais encore? Dans la foulée du chambardement temporel effectué par la direction de l'Off Festival de jazz il y a quatre ans, soit «déménager» l'événement de l'été à l'automne, la vente de billets avait chuté de 45% (!) en un an. Au terme de la 14^e édition, une augmentation de plus de 15% d'entrées payantes sur la 13^e édition a été enregistrée.

De fait, selon Jean-Jules Pilote, coordonnateur et pierre angulaire de ce festival, le déficit découlant d'une quasi-inversion du calendrier est en train de se résorber. Mais voilà, comme les colonnes financières de cette fête musicale, qui a fait la preuve par A plus B de sa grande pertinence, sont fragiles, une campagne de financement a été lancée. Entre les dons des particuliers et des entreprises, l'Off a déjà recueilli 7000\$ des 10000\$ souhaités.

Si, à la mi-novembre, l'objectif est atteint, alors un appel du pied sera fait en direction du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ). Plus exactement, la somme sera transférée dans un programme confectionné à l'évidence par des fonctionnaires soviétiques avant la déclinaison du rapport Kroutchev en 1956. Oui, oui, oui...

Qu'on y songe: si le portefeuille de l'Off se gonfle de 10000\$, alors le CALQ triplera la mise pour un total de 40000\$. Eau quoi? Bon! Pendant deux ans, cette somme dormira dans un fonds de dotation. Après quoi, soit pour la... 17^e édition, les animateurs de l'Off pourront utiliser 80% des 40000\$. Allô...

Sur un autre plan mais pas tout à fait, le sieur Pilote a confirmé qu'un Regroupement Jazz Québec a été formé. Le conseil d'administration est composé de neuf membres. Enfin!

Il aura fallu 17 ans (!), de courage et de patience, avant que Steven Morris achève la réalisation d'un documentaire consacré au pianiste,



Jean-Jules Pilote coordonnateur et pierre angulaire de l'Off Festival de jazz.

chanteur et compositeur de R & B le plus sous-estimé qui soit: Harry Vann Walls. Dix-sept ans de travaux forcés pour rendre hommage à celui qui a fait la fortune, au propre comme au figuré, d'une ribambelle d'artistes et surtout de dirigeants de labels.

Grâce à ce film présenté cette semaine dans le cadre du Festival du nouveau cinéma (FNC), on apprend ou réapprend un fait d'une importance capitale dans l'évolution de la musique populaire américaine: Vann Walls fut, dans les années 50, le pianiste à résidence de l'étiquette Atlantic, fameuse pour avoir produit Ray

Charles, Aretha Franklin, The Modern Jazz Quartet, Charles Mingus et autres clochards célèstes du jazz et du blues.

À ce titre, Vann Walls a donc ponctué les chants de Big Joe Turner, Lavern Baker, Ruth Brown, etc. Devant la caméra de Morris, cette dernière livre un témoignage qui force la méditation comme l'admiration, car elle détaille comment Vann Walls et elle ont été escroqués dans toutes les largeurs par les croque-morts de l'art musical.

Cela souligné, Morris a réussi le prodige suivant: il a convaincu Ry Cooder, Ahmet Er-



Le pianiste et chanteur Harry Vann Walls

tegun, fondateur d'Atlantic, Jerry Wexler et surtout Dr John, qui fut l'élève de Vann Walls, de confier ce que le monde musical doit à ce pianiste qui a passé les 30 dernières années de sa vie à Montréal. Ce film étant un incontournable, espérons qu'un distributeur se manifestera.

Le Devoir

Écouter aussi The Blond Next Door tirée de l'album *In the Evening*. ledevoir.com/culture/musique

La couleur des mots

Ariane Moffatt propose un ouvrage où se côtoient photos, pensées à chaud et confessions

FRANÇOIS LÉVESQUE

On retrouve Ariane Moffatt à la terrasse de l'Arts Café, dans le quartier Outremont. Soleil d'automne estival, bonne humeur idoine. Elle a belle mine, Ariane Moffatt, le sourire spontané, comme impossible à réfréner. Motifs de cette joie irrésistible? Des jumeaux neufs de cet été, pour l'essentiel, et un livre tout aussi nouveau, pour l'accès. Publié chez Somme toute, *i(ma)ges et réflexions* est un objet hybride, à la fois journal intime et de tournée.

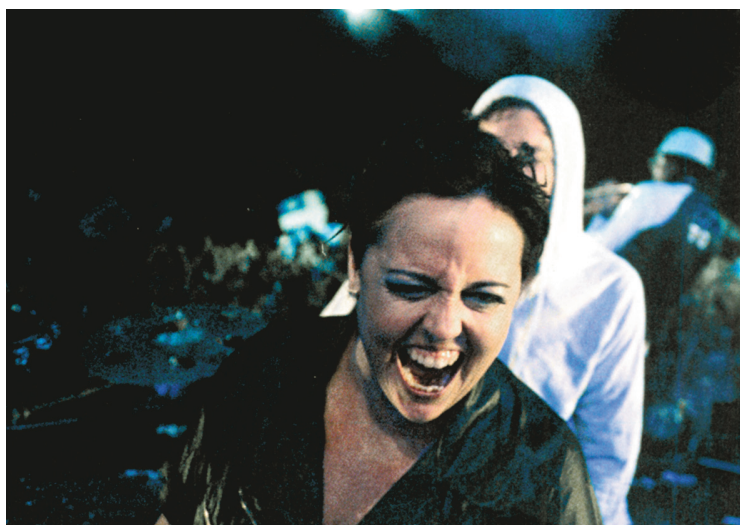
«On avait confié au duo de photographes SPG & Lepigeon [Simon-Pierre Gingras et Jerry Lepigeon] la conception de la pochette de l'album MA, et eux, tout de suite, ils ont proposé de s'intégrer à la tournée pour en tirer un album de photos. L'idée m'a séduite, puis, graduellement, je me suis dit que je pourrais profiter de cette occasion pour explorer un autre type d'écriture. Ça me travaillait depuis longtemps», révèle Ariane Moffatt.

Inspirée par l'esthétisme cru et texturé qu'entendent privilégier les photographes (le tandem a expérimenté avec des appareils jetables), Ariane Moffatt entend se dévoiler en plongeant au cœur de son être, de ses préoccupations et valeurs. Le but de l'introspection? Mettre en mots, simplement, sans filtre, une part d'elle-même, d'abord au bénéfice futur de sa progéniture, et aussi, au fond, au sien propre. Ne gagne-t-on pas toujours à mieux se connaître?

Défi exploratoire, expérimentation impudico-ludique: l'auteure-compositrice-interprète découvre rapidement qu'en s'attelant à cet exercice-là, c'est un processus créatif inédit qui s'ouvre à elle. Ivresse, celle d'une pratique artistique débridée, et vertige, celui qui accompagne la perspective de tout dévoiler. Pour le compte, ne se sent-on pas plus à nu, sans musique pour habiller ses mots?

«Oui, forcément. Je me suis retrouvée à écrire sans jouer d'instruments de musique en même temps. Au début, c'était déstabilisant. Tristan Malavoy-Racine m'a beaucoup aidée; il m'a guidée.»

Il en résulte un contenu désinhibé offert dans une forme éclatée mais cohérente, synchronisée avec l'univers d'Ariane Moffatt, quoi. Réminiscences et scènes du quotidien se mélangent en un

Photo tirée du livre *i(ma)ges & réflexions*.

entrelacs autobiographique infusé d'une saine dose d'autodérision. Il faut lire le pas-

sage où Ariane Moffatt se demande pourquoi elle aime tant Nina Simone. Et sa douce

Florence de lui expliquer:

«Entre autres parce qu'elle est noire et que les Noirs exercent sur toi quelque chose de magique et que tu t'en rends même pas compte, ce qui prouve que tu te prends pour une Noire... En fait, tu crois que les Noirs vont aller jusqu'à penser que tu es noire tellement tu voudrais être noire...» Savoureux.

Maudit bonheur

Quelques amis y vont de témoignages fugaces. Celui de Daniel Bélanger s'avère particulièrement éclairant. «Elle avait les cheveux rouges. Elle était impulsive et du coup absolument intrigante.» Au fil des mois et des ans, les chemins du chanteur et de la chanteuse se recroiseront, elle avec les cheveux verts, puis bleus, et

lui avec la même question: «Tu cherches encore ta couleur, Ariane?»

Ils se font des confidences. Quand il remet en doute certain choix professionnels de sa cadette, elle lui répond qu'il faut tout essayer, une fois. On pense à l'émission *La voix*, où tout un chacun s'étonna de trouver Ariane Moffatt. Elle, chouchoute d'une certaine intelligentsia culturelle, acceptait de se compromettre dans (gulp!) un show de variétés!? Que si. Et elle y fit un tabac, sans pour autant renouveler l'expérience. Tout essayer, une fois.

Car, selon Ariane Moffatt, popularité et bonheur ne vont pas nécessairement de conserve, en cela que la première ne garantit pas le second. «Les gens confondent les

deux. J'ai confondu les deux, mais plus maintenant», assure-t-elle. On la sent sincère, et surtout très sereine. Est-ce, en partie, le fait du livre?

Sortir ainsi de sa zone de confort créative, cela ne revenait-il pas à chercher la couleur de ses mots, à l'instar de celle de ses cheveux? Encore ce sourire, large, ravi. L'idée plaît. D'autant qu'en l'occurrence, elle semble l'avoir trouvée, la couleur qui sied le mieux à sa chevelure et à sa parole: celle du naturel assumé.

Le Devoir

I(M)AGES & RÉFLEXIONS

Ariane Moffatt
SPG & Lepigeon photographes
Éditions Somme Toute
Montréal, 2013, non paginé

LES SAGES FOUS
CIRQUE ORPHELIN
* CURIOSITES • OBJETS MODIFIÉS • ARTISTES RECYCLÉS *

19 & 20 OCTOBRE - 19H & 21H
PHÉNOMENA
LA SALA ROSSA 10\$/12\$
4848 boul. St-Laurent, Montréal
Billetterie : 514 495-1515
www.festivalphenomena.com

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
TRÈS Trois-Rivières

ESPACE GO
Violette Chauveau, Prix de l'interprétation féminine de l'année 2012 - Montréal AQCT

Quel texte! Quelle mise en scène! Quels comédiens extraordinaires! Bravo! Un des grands moments de la saison. Merci.
Michel Bélaïr, Le Devoir

Violette Chauveau a une fougue, une rage, une justesse de jeu particulièrement émouvantes. [Son] monologue de la fin est à couper le souffle.
Marc Cassivi, La Presse

Violette Chauveau et Jean-François Casabonne offrent une performance remarquable. La dernière scène est si troublante qu'il ne faut surtout pas en parler. Elle est à recevoir dans le plexus.
Louise Vigent, RevueJeu.org

Époustouflante Violette Chauveau et solide Jean-François Casabonne. Une pièce forte et belle. Une grande réussite.
David Lefebvre, montheatre.qc.ca

Encore boulevensé, secoué, par une vie pour deux. Texte, distribution, mise en scène admirables! Violette Chauveau est sublime, grandiose. Une rencontre au sommet entre une actrice et un personnage. À voir toutes affaires cessantes!
Luc Boulanger, La Presse (sur Facebook)

Ne ratez surtout pas une vie pour deux! C'est boulevensé. Violette Chauveau est au sommet de son art.
Christian Saint-Pierre, Revue Jeu (sur Facebook)

du 22 octobre au 02 novembre 2013
texte evelyne de la chenelière
mise en scène alicie ronfard
avec JEAN-FRANÇOIS CASABONNE VIOLETTE CHAUCHEAU EVELYNE DE LA CHENELIÈRE
UNE PRODUCTION ESPACE GO

UNE VIE POUR DEUX

Bell PARTENAIRE DU SPECTACLE
Québec Conseil des Arts du Canada
Hydro-Québec
transat PARTENAIRE DE SAISON

PHOTOS: LÉA & JACQUES CHÉRIAN/COSSITE

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

Poulenc, le musicien d'Éluard et d'Apollinaire

CHRISTOPHE HUSS

Mardi dernier, ATMA a publié l'un des plus grands projets de l'histoire de l'édition phonographique classique québécoise : une intégrale des mélodies de Francis Poulenc menée par le pianiste Olivier Godin et six chanteurs. Riche de 170 poèmes mis en musique, l'album de 5 CD fait face à la concurrence d'un coffret concomitant de l'éditeur anglais Hyperion. Abondance de biens nuit-elle ?

Francis Poulenc est mort il y a 50 ans. La commémoration de sa disparition n'a pas suscité un flot de parutions équivalent à celui de 1999, à l'occasion du centenaire de sa naissance.

L'année du centenaire avait engendré plusieurs anthologies, dont celle de la musique de chambre, pilotée par Alexandre Tharaud chez Naxos, mais rien de neuf dans le domaine de la mélodie. Le seul choix, pour qui désirait approcher l'intégrale de la production, restait la somme très hétéroclite constituée par EMI (Gerard Souzay, Elly Ameling, Mady Mesplé, Michel Sénéchal, José van Dam, etc.). EMI proposait également les mélodies avec accompagnements de petits groupes instrumentaux.

Éclaireur de textes

De ces mélodies avec ensembles, Olivier Godin repêche les rares *Quatre poèmes* de Max Jacob, dont il réalise une transcription au piano. Il ajoute aussi trois inédits : *Petite complainte*, *Chanson de marin* et *Viens!-Une flûte invisible*, la première mélodie de Poulenc.

Hyperion ne touche pas au volet instrumental, ne cherche pas d'inédits, mais inclut tout de même une version avec piano de Cocardes et un incunable, *L'histoire de Babar* récitée par Pierre Bernac en 1977 à la BBC, deux ans avant sa mort. Le pianiste vedette Graham Johnson, maître d'œuvre de l'intégrale Hyperion, avait alors 27 ans.

Il n'y a pas lieu, ici, de décerner quelque «diplôme d'intégralité» ou d'établir un catalogue de «qui chante quoi», ni même de lister l'ensemble des choix divergents de tessiture, comme les *Chansons polonaises*, défendues par une soprano chez EMI, une mezzo chez ATMA et un ténor (le grand Nicolaï Gedda) chez EMI.

Ce qui importe, c'est de jauger à quel point, dans l'une et l'autre intégrale, règne l'esprit



Photo non datée du compositeur français Francis Poulenc jouant au piano.

de la mélodie française revue par un compositeur étroitement associé à certains poètes. «*Si l'on mettait sur ma tombe: "Ci-git Francis Poulenc, le musicien d'Apollinaire et d'Éluard", il me semble que ce serait mon plus beau titre de gloire*», écrivait Poulenc.

Cette qualité lui a été reconnue de son vivant. Cocteau se demandait «*si le texte ainsi chanté n'est pas la seule forme possible de déclamation d'un poème*» et le musicologue Claude Rostand écrivait : «*C'est à Poulenc que devront s'adresser ceux qui n'ont pas tout à fait compris ce que signifie la poésie de Max Jacob, Jean Cocteau, Louise de Vilmorin et surtout de Guillaume Apolli-*

naire et Paul Éluard. Dans ses mélodies ils en découvriront tous les mystères.»

Des voix, un style

Pour jauger des voix qui servent ces poèmes en musique, il faut savoir d'où l'on part. Poulenc lui-même avait exprimé ses goûts : Claire Croizat, Jane Bathori et bien sûr Pierre Bernac, avec qui Poulenc «*formait un couple à la fois spirituel, musical et sentimental*», selon la formule du biographe Franck Ferraty. Le retour aux enregistrements de Bernac et Poulenc, notamment les géniaux disques Vega de 1958 et 1960, est donc important pour jurer les approches de ces deux apports

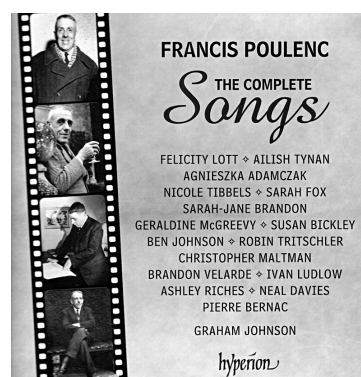
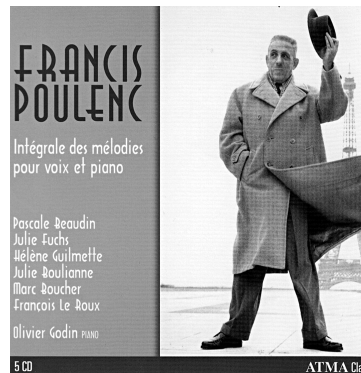
contemporains. Avec quelle emphase ou quelle pudeur dit-on ce que l'on chante ? Tout le défi est là.

Il n'est pas innocent que l'album ATMA s'ouvre avec *Trois poèmes* de Louise de Vilmorin par la soprano Julie Fuchs. La jeune chanteuse retrouve immédiatement une gouaille parisienne que l'on cherche en vain chez l'excellente Ailish Tynan (Hyperion), qui chante les mêmes textes pour un auditoire de salon bourgeois.

Sans prôner le protectionnisme vocal, on peut se poser la question de l'insistance d'Hyperion à ne choisir à aucun prix des chanteurs francophones parmi les 15 convoqués dans son intégrale. Mal-

gré les efforts souvent exceptionnels de prononciation, il y a des couleurs qui, tout simplement, ne peuvent pas coller. Par exemple celles du vaillant baryton Ashley Riches dans les *Chansons gaillardes*. Mais à l'aune de Bernac, tout le monde rate ce cycle : le sérieux José Van Dam chez EMI, grand déception de l'intégrale ATMA. La voix de Le Roux n'est plus que l'ombre d'elle-même et, de manière générale, il tend à surjouer le «dit» par rapport au «chanté», avec des bascules artificielles de l'un à l'autre.

Par contre, Marc Boucher est exceptionnel, notamment dans le cycle *Le travail du peintre*, avec sa voix idéalement adaptée au répertoire et cette expression juste un peu douceuse, dans le sillage des plus grands (Souzay, Kraysen), face



au côté plus robuste de Bernac. Plusieurs apparitions de Le Roux (par exemple dans *Priez pour paix*) nous privent de Boucher, hélas... Cela dit, pour relativiser, lorsque Souzay enregistrait pour EMI, la voix n'était pas non plus de la première fraîcheur.

Avantage déterminant le triomphe d'Olivier Godin : l'excellence des prestations, parfois stupéfiantes, du jeune carré d'as féminin — Hélène Guilmette, Pascale Beaudin, Julie Fuchs, Julie Bouliane — avec une très grande justesse et homogénéité stylistique. Suprématie donc de l'album ATMA sur le coffret Hyperion, qui vaut pour le pianiste Graham Johnson et quelques perles, mais apparaît un peu exotique, sur le plan musical.

Pour la fine bouche, on aurait tout de même bien aimé qu'Olivier Godin glane la collaboration spéciale d'une chanteuse plus mûre dans *La dame de Monte-Carlo*. Le sujet l'y invitait et Lyne Fortin aurait sans doute chanté cela de manière inoubliable...

Le Devoir

LES MÉLODIES DE FRANCIS POULENC

Pascale Beaudin, Julie Fuchs, Hélène Guilmette, Julie Bouliane, Marc Boucher, François Le Roux, Olivier Godin (piano). ATMA 5 CD ACD2 2688 Agnieszka Adamczak, Susan Bickley, Sarah-Jane Brandon, Neil Davies, Sarah Fox, Ben-Johnson, Felicity Lott, etc. Graham Johnson (piano). Hyperion 4 CD CDA 68021/4.

Écouter : Deux versions du *Garçon de Liège*, celle de Julie Fuchs (ATMA) et celle d'Ailish Tynan (Hyperion). ledevoir.com/culture/musique

PHENOMENA
MONTREAL
DU 18 AU 25 OCTOBRE 2013
ÉVÉNEMENTS INTRIGANTS ET POÉTIQUES

Performances au **Bain Saint-Michel**
5300 Saint-Dominique
10\$/12\$

LES FERMIERES OBSÉDÉES
21 octobre, 21h

FANTASMAGORIES 1
Une vingtaine de jeunes performeurs
23 octobre, 20h

Tous les détails sur le site
www.festivalphenomena.com
Info: 514 495-1515

LE DEVOIR

Sylvain Poirier
Sonya Stefan

bande interdite **SALON-DOUBLE**
30, 31 octobre et 1^{er} novembre 20h

CHORÉGRAPHE Sylvain Poirier, Sonya Stefan
INTERPRÈTES Patricia Iraola, Gabriel Painchaud, Isabelle Poirier, Sylvain Poirier, Alessandra Rigano, Sonya Stefan, Peter Trosztner
ENVIRONNEMENT SONORE Alain Lefebvre
VIDEO / FILM Sonya Stefan, Yves St-Pierre
ÉCLAIRAGES Lucie Bazzo

AGORA DE LA DANSE
BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

SONYA STEFAN ET SYLVAIN POIRIER / PHOTO BANDE INTERDITE

DanseCité
la trace des créateurs

JE NE TOMBERAI PAS VASLAV NIJINSKI
Bernard Meney
Traces-Hors-Sentiers

Mise en scène Bernard Meney Chorégraphie Estelle Clareton Interprètes Thomas Casey, Simon-Xavier Lefebvre, Bernard Meney, Brice Noeser et Daniel Soulières Dramaturgie Isabelle Leblanc d'après le *Journal de Vaslav Nijinski*, le texte français et l'adaptation théâtrale de Christian Dumais-Lwowski Collaborateurs Éric Forget, François Marceau, Marilène Bastien et Angelo Barsetti

Conférence, film et discussion avec Christian Dumais-Lwowski spécialiste et cotraducteur des *Cahiers de Nijinski* : les 22 et 24 octobre. Détails sur notre site web.

16 au 19 + 23 au 25 octobre 2013
Théâtre de Quat'Sous - 100, avenue des Pins Est Sherbrooke
Billetterie 514.845.7277 danse-cite.org/ quatsous.com

AGORA DE LA DANSE
BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Dans *A Brimful of Asha*, Ravi Jain aborde le thème du mariage forcé et en profite pour partager la vedette avec sa propre mère, Asha.

Toutes différences unies

Le dramaturge et comédien torontois Ravi Jain entame son « année montréalaise »

FABIEN DEGLISE

Et si sous un voile, sous un turban, avec une croix au cou, un tapis de yoga dans le dos, un casque de vélo, une kippa sur la tête ou tout autre signe religieux ostentatoire l'humanité avait finalement moins de différences qu'on pourrait bien, avec des ornements, le prétendre? Le dramaturge et comédien de Toronto Ravi Jain, que deux productions, couplées à la mise en scène d'un spectacle de l'École nationale de théâtre, amènent en ce moment à Montréal, aime le croire. Et il en apporte même une preuve tangible en évoquant ses rencontres multiples avec les spectateurs qui, dans les derniers mois, sont venus à la rencontre de ce Canadien métissé serré et de sa pièce *A Brimful of Asha*. L'objet scénique va être livré pour trois soirs sur la scène de l'Usine C, à partir du 30 octobre prochain.

«Le public est obligé de passer à côté de nous pour sortir de la salle. Il nous parle et, du coup, on le voit très bien: qu'ils soient Juifs, Italiens, Grecs, Marocains, Canadiens, Mexicains... tous disent qu'ils reconnaissent leur famille dans ce spectacle, mais aussi leur mère et sa façon intrusive de prendre soin de ses enfants», raconte l'artiste assis dans un troquet de la métropole, où il a démenagé temporairement ses pénates pour vivre ce qu'il appelle son «année montréalaise». «Ça aide à mettre les choses en perspective, mais également à voir que, finalement, même si on aime croire l'inverse, nos contextes ont beau être différents, nous, nous ne le sommes pas.»

Et pourtant... L'effet miroir est, au premier regard, loin d'être une évidence au contact de cette pièce pour le moins étonnante. Ravi Jain y

partage la vedette avec sa véritable mère, Asha, dans un tout narratif qui aborde en souriant la question du mariage forcé que les immigrants indiens arrivés au pays dans les années 70 cherchent encore à imposer à leur progéniture née ici, avec toutes les tensions et questionnements identitaires que cette pratique séculaire peut produire.

Montréal l'inspirante

L'idée folle, qui sent forcément bon les épicés puisqu'elle s'incarne dans une cuisine, est née après un voyage de Ravi Jain sur la terre de ses ancêtres. C'était en 2007. À Calcutta, le comédien est alors invité à donner une formation en théâtre. Depuis leur résidence d'Etobicoke, dans la banlieue de Toronto, ses vieux parents se disent: tiens, on va en profiter pour trouver à ce jeune homme de 27 ans, en Inde, une femme pour la poursuite de son existence, et ce, dans le respect des traditions et arrangements entre familles en vigueur dans ce coin du globe.

Il va y avoir des petites annonces publiées dans des journaux locaux pour trouver l'élu, des galeries de photos de jeunes filles à caser que les parents vont consulter pour former la paire, et surtout le point de départ d'une pièce qui fait encore sourire son auteur quand il en parle. «Je racontais cette aventure à mes amis, dit Ravi, et tous me disaient d'en faire un film tellement cela avait l'air surréel pour des jeunes de ma génération vivant au Canada en 2007. Comme je ne suis pas un réalisateur, j'en ai fait une pièce, en disant à ma mère, pendant toute la période d'écriture, que j'allais montrer à tous qu'elle était la pire mère de toutes les mères sur terre puisqu'elle avait cherché à marier son fils avec une fille qu'il ne connaissait pas. Elle m'a dit: d'accord, mais je

veux monter sur scène avec toi pour montrer que cette image de moi est fautive.»

Le défi lancé a été relevé, mais également présenté une première fois sur la scène du Tarragon Theater de Toronto, où le succès a été immédiat. Et puis, il y a eu la tournée: Ottawa, London — en Ontario — et désormais Montréal, où l'auteur rêvait de présenter cette œuvre. «Je viens souvent ici comme spectateur du Festival TransAmériques [FTA], dit Ravi Jain dans un français impeccable. La diversité qui se côtoie ici, l'ouverture sur le monde qui s'incarne dans la ville tout comme dans ce festival, est très stimulante, inspirante, propice à la création. À Toronto, on importe aussi des spectacles, mais la plupart du temps, ce sont des œuvres en anglais. Montréal donne accès à des pièces d'Amérique du Sud, des Pays-Bas, de l'Afrique... Pour un créateur, c'est une richesse dont on ne peut plus se passer lorsqu'on y a goûté.»

Cet automne, en plus d'*A Brimful of Asha*, référence à la chanson de Cornershop qui rend hommage au cinéma indien, Ravi encadre la mise en scène du spectacle de finissants de l'École nationale de théâtre, *A Lion in the Streets* de l'auteure anglaise Judith Thompson. L'œuvre explore les cycles de la violence et la façon de s'en sortir. Au Centaur en janvier, il viendra également livrer *Iceland* de Nicolas Billon, pièce qui parle du capitalisme et de l'avarice qu'il peut induire chez ceux qui y succombent un peu trop. Un agenda chargé qui, en douce, serait en train de sceller un mariage entre un créateur que l'Autre fascine plus qu'il ne l'effraie et une ville, mariage qui visiblement n'a pas l'air d'être très forcé.

Le Devoir

Cœur de Lhasa

FRÉDÉRIQUE DOYON

L'esprit de Lhasa de Sela plane toujours. À preuve, un petit livre d'artiste de son cru vient d'être publié à titre posthume par l'éditeur français Orbis Pictus Club. *Cœur* est un conte truffé de 12 linogravures et collages, tous signés de la chanteuse. Il est sombre et lumineux à la fois, comme son auteure, qui reçoit encore aujourd'hui, près de trois ans après sa mort, l'hommage des vivants (le spectacle *Danse Lhasa danse* tourne encore...).

Restée inédite pendant quatre ans, la plaquette semble venir les remercier depuis l'au-delà. Lhasa y raconte comment elle a perdu puis retrouvé son cœur, avalé comme la plupart des membres de sa famille par la bouche d'ombre qui guettait son pays de collines infinies. Le récit, tout simple, est plein de naïveté et d'inquiétude existentielle. Il ressemble à un petit conte philosophique pour enfants, aux mille échos résonnants pour les adultes. Il y est question de solitude et de liberté entravée, puis retrouvée à l'aide d'une sorcière, mais surtout de sa propre volonté.

«Il [mon cœur] était nu, presque transparent, avec des yeux éblouis de nouveau-né. Puis, il s'est avancé vers moi et je l'ai pris dans mes bras. [...] «Que faut-il faire, ai-je demandé [à la sorcière], pour ne plus être séparés?» — «Vous êtes libres de partir d'ici et de ne plus jamais être séparés.»»

C'est l'intelligence du cœur qui parle à travers les méandres du récit: attention de ne pas perdre, dans le tumulte de la postmodernité, la sensibilité et l'intégrité sans lesquelles le monde perdra toute saveur et tout sens, semble-t-elle nous avertir. Les gravures au fin détail et à l'imaginaire fantasmagorique traquent l'ambivalence propre au conte, à la fois grave et émancipateur.

Dans une note de l'éditeur, on apprend que la chanteuse québécoise d'origine mexicaine fut le maître d'œuvre de ce projet, qu'elle porte sa signature jusqu'à sa page couverture et à sa traduction en anglais qu'on retrouve à la fin du livre. «C'est, au fond, d'un nombre assez restreint de nos contemporains qu'on peut dire sans hésiter qu'ils ne sont pas comme les autres. Lhasa est du nombre et l'aura qui entoure son œuvre en témoigne.»

Une telle aura incarnée dans un livre d'artiste aurait juste mérité un peu plus d'attention éditoriale pour éviter les coquilles qui se sont glissées dans les 2000 exemplaires... On peut trouver le livre à la librairie montréalaise Au port de tète.

Le Devoir



LHASA DE SELA

Le conte est composé de 12 linogravures et collages tous signés de la chanteuse.

MARIE CHOUINARD INNOVE ENCORE AVEC DEUX CRÉATIONS

DANSE DANSE SAISON 2013 2014

COMPAGNIE MARIE CHOUINARD
HENRI MICHAUX : MOUVEMENTS
GYMNOPÉDIÉS
Marie Chouinard

31 OCT. » 1 » 2 NOV.
THÉÂTRE MAISONNEUVE

NOUVEAU
Billet à partir de 34 \$
Tarif jeunesse 30 ans et -

DANSE DANSE.CA

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Salle Bourgeoisie 2013/2014

La Fondation Arte Musica présente

OCTOBRE

MERCREDI 23 OCTOBRE \ 19 H 30
ORCHESTER JAKOBSPLATZ MÜNCHEN (Allemagne)
Première fois au Canada
Daniel Grossmann, chef
Karine Boucher, soprano
Mort à Venise
WAGNER Siegfried-Idyll et Wesendonck-Lieder
ALBINONI Adagio pour cordes
MAHLER Adagio de la Symphonie n° 10

MERCREDI 30 OCTOBRE \ 19 H 30
AIMEZ-VOUS BRAHMS?
Invité: Alexander Hülshoff, violoncelle (Allemagne)
SCHUMANN Märchenerzählungen
BRAHMS Quatuor à cordes n° 2 en la mineur, op. 51
BRAHMS Quintette à cordes n° 1 en fa majeur, op. 88

VENDREDI 25 OCTOBRE \ 21 H
Série Cordes et disorde
HOMMAGE À LUIGI NONO ET À BRUNO MADERNA
Nouvel Ensemble Moderne
Solos et duos de deux grands compositeurs vénitiens
En collaboration avec le NEM

SAMEDI 26 OCTOBRE \ 17 H
I DUELLI
Luc Beauséjour et Mark Edwards, orgue
Musique vénitienne pour deux orgues du XVI^e au XVIII^e siècles
ALBINONI, GABRIELI, ROSENMÜLLER
En collaboration avec le CIOC

NOVEMBRE

DIMANCHE 3 NOVEMBRE \ 14 H
LES AMANTS DE VENISE SAND ET MUSSET
Wonny Song, piano
Bénédicte Décarv et David Giguère, lecteurs
CHOPIN, LISZT, MENDELSSOHN

VENDREDI 8 NOVEMBRE \ 18 H 30
Tableaux en musique
XVIII-21 LE BAROQUE NOMADE (France)
Première fois en Amérique du Nord
Jean-Christophe Frisch, chef et flûte baroque
Venise, miroir du monde
Portraits de femmes méditerranéennes
CASTELLO, CIMA, ROSSI

sallebourgies.ca \ 514-285-2000, option 4

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD



PHOTOS HEIDRUN LOHR

Symbole fort du dégât environnemental, les sacs de plastique qui composent le décor se soulèvent avec les mouvements des danseurs.

Incarner les éléments dans la chair et le geste

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le temps clément des dernières semaines ne pouvait offrir de meilleure introduction à *Weather*, pièce de l'Australienne Lucy Guerin créée en 2012 et présentée cette semaine par Danse Danse. La chorégraphe, une des figures de proue de la danse contemporaine *down-under*, y sonde justement les phénomènes climatiques et leur relation au quotidien des Terriens.

On ne peut s'empêcher de penser à la trilogie du chorégraphe québécois Sylvain Emond, *La climatologie des corps*, qui utilisait en quelque sorte la métaphore du climat pour explorer comment les événements extérieurs affectent la vie humaine. Ou encore au *Cinquième élément* de Karine Ledoyen, qui poétisait la dynamique du vent. La démarche de Lucy Guerin embrasse cette approche, mais ratisse plus large. Elle observe la météorologie sous quatre angles différents, en commençant par son impact physique sur nos corps et son lien avec nos humeurs.

«Depuis longtemps, en littérature et en art, on a identifié le climat au paysage intérieur; il se fait le reflet de ce qu'on ressent, comme dans Les Hauts de Hurlevent d'Emily Brontë, où la tempête évoque la folie du personnage», souligne-t-elle en entrevue au *Devoir*. À son tour, elle incarne les éléments dans la chair et le geste.

Mais Lucy Guerin a également étudié la dynamique des éléments — vent, cy-



«Cet air est aussi celui qu'on respire. On a donc tout un rapport intime à la météo.»

Lucy Guerin au sujet de la météo, décrite comme des changements dans l'air

clones, etc. — et observé les modèles climatiques pour voir comment se déplacent les isobares (ces courbes graphiques sur les cartes météo) à travers le continent australien. Tous ces mouvements ont nourri la danse chorégraphiée en collaboration avec les interprètes de la première distribution.

Du cyclone au souffle

Du macrocosme au microcosme, *Weather* joue sur ces deux tableaux. La chorégraphe a développé avec ses danseurs ce qu'elle appelle des «systèmes météo microcosmiques» en recourant au corps humain comme à sa respiration. «On peut créer du vent, de la chaleur et de l'humidité dans nos propres corps; la météo est décrite comme des changements dans l'état de l'air, mais cet air est aussi celui qu'on respire. On a donc tout un rapport intime à la météo.»

Formée à Adelaïde, Lucy Guerin s'est installée aux

États-Unis pendant sept ans, en 1989. Elle y a dansé pour plusieurs chorégraphes avant d'amorcer son propre travail de création chorégraphique. Pendant cette période, elle a remporté un prestigieux prix Bessie pour sa pièce *Two Lies*, que le grand Mikhaïl Baryshnikov a par la suite intégrée à son *White Oak Dance Project*.

«J'ai été beaucoup influencée par les chorégraphes que j'ai côtoyés et par l'histoire de la danse américaine en général, surtout le mouvement du Judson Church [en rupture avec la danse moderne et qui a développé le contact improvisation] et les chorégraphes qui en sont sortis, comme Trisha Brown.»

Scénographie de choc

De retour en Australie en 1996, elle a œuvré à titre indépendant, puis a fondé sa propre troupe en 2002. Son travail a déjà été présenté à Ottawa en 2003, et à l'occasion de CINAARS dans la métropole, mais c'est son premier spectacle public à Montréal. Un choix partagé entre Danse Danse et Michel Gagnon, directeur de la programmation de la Place des Arts, qui a offert à la chorégraphe une résidence de création à la Cinquième salle l'an dernier.

«C'étaient les deux premières

semaines du processus de création, où je réfléchissais à ce qui allait composer la pièce», confie-t-elle. Elle a même mené des entretiens avec les Montréalais sur leurs rapports à la météo et aux changements climatiques. Des échanges dont elle a retenu l'essence du propos: «Ça m'a permis de comprendre l'importance du climat dans le quotidien des gens, et comment ce quotidien, en retour, affecte le climat.»

Sans en faire un procès ou un débat, *Weather* aborde donc aussi, dans sa construction et son langage visuel, la question des changements climatiques accélérés par l'action humaine.

«Le commentaire le plus appuyé se trouve dans la scénographie [signée Robert Cousins] et la façon dont le décor interagit avec les danseurs. Celui-ci est composé de milliers de sacs de plastique blancs qui bougent de façon magnifique et répondent superbement au mouvement de l'air quand ils planent. Mais en même temps, c'est troublant de voir autant de sacs parce qu'ils sont un symbole fort du dégât environnemental.»

Trois séances Ciné danses se déroulent les dimanches 20 octobre, 3 et 17 novembre à la maison de la culture Ville-Ray-Saint-Michel-Parc-Extension. Au programme, des courts métrages d'ici et d'ailleurs, la reprise du documentaire *Aux limites de la danse* de Guillaume Paquin et le film *Coco et Igor* de Jan Kounen. Détails: www.accesculture.com.

Le Devoir

WEATHER

De Lucy Guerin Inc., du 22 au 26 octobre à la Cinquième salle de la Place des Arts.

► Voir ► Un extrait vidéo de *Weather*. ledevoir.com/culture/danse

Copier, c'est créer

NICOLAS MAVRIKAKIS

Au Musée des beaux-arts du Canada à Ottawa viennent tout juste de débiter deux nouvelles expositions de Michel Campeau et Robert Burley traitant du passage du médium photographique de l'analogique au numérique. Un de mes collègues vous en reparlera bientôt. Pour l'instant, j'aimerais attirer votre attention sur la présentation, dans le même musée, de l'artiste Candice Breitz, qui traite elle aussi d'un phénomène très actuel.

Bon nombre d'artistes contemporains travaillent sur la réappropriation, le détournement d'images préexistantes. Ils renouvellent la notion de photomontage développée entre auteurs par Hannah Höch et Raoul Hausmann juste après la Première Guerre mondiale. De nos jours, ce sont plutôt les images télé et, plus encore, les images cinématographiques qui semblent être le matériau privilégié des artistes. Elles sont manipulées, ralenties, retravaillées, tirées de leur contexte pour être replacées dans un autre... Quelques exemples. Omer Fast, dans sa vidéo *CNN* (2002), a fait un montage d'extraits de la célèbre chaîne de nouvelles. En 1993, Douglas Gordon a ralenti à l'extrême le film *Psycho* d'Alfred Hitchcock pour en faire un *24 Hours Psycho*. Dans *The Clock* (2010), Christian Marclay a mis bout à bout plusieurs milliers d'extraits de films pour créer un collage d'images se déployant lui aussi sur 24 heures. Dans cet esprit, nous pourrions aussi citer le travail des Québécoises Andrea Szilasi et Perry Bard. Dans ces œuvres, où se situe la limite entre pastiche, emprunt, hommage, citation, intertextualité, détournement? Pourrait-on parler simplement d'une forme de plagiat postmoderne?

L'artiste sud-africaine, vivant à Berlin, Candice Breitz a fait elle aussi de ce type d'appropriation d'images cinématographiques et télévisuelles son outil privilégié de création.

L'identité sexuelle comme appropriation et collage de modèles

À Ottawa, vous pourrez voir l'installation vidéo *Him + Her* de 2008. Dans deux salles séparées et se faisant écho (le son d'une salle parasitant d'ailleurs un peu trop l'autre), sept

écrans plasma de cinquante pouces mettent en scène des extraits de films où l'on peut voir les acteurs Jack Nicholson et Meryl Streep. Chaque installation est comme un film (multiécrans) à part entière, durant presque 30 minutes chacun. Breitz a su recréer une narration cohérente en utilisant des extraits provenant d'une multitude de moments cinématographiques de la carrière de ces deux célébrités. Elle a orchestré 33 extraits de films réalisés entre 1968 et 2006 pour Nicholson et 28 extraits de films créés entre 1978 et 2007 pour Streep. Dans cette narration, chacun des acteurs semble se confier à son psychanalyste. L'artiste a elle-même utilisé une méthode presque psychanalytique pour réaliser cette œuvre, ayant écouté pendant plusieurs mois tous ces films, toutes ces «images-écrans», à la recherche de répétitions d'expressions, de gestes, d'attitudes révélatrices d'une identité psychologique... À travers ce dispositif de travail et son résultat installatif, Breitz expose comment l'identité sexuelle est représentée dans un média de masse.

Alors, quel miroir l'industrie hollywoodienne nous renvoie-t-elle à travers ces acteurs? La femme veut se marier, elle a peur de ne pas avoir d'enfants, angoissée par l'idée d'être un simple amusement pour les hommes, mais elle craint aussi de rater sa vie en la sacrifiant à des enfants... L'homme, quant à lui, même s'il apparaît parfois comme étant très narcissique, semble ne pas savoir vraiment qui il est, jouant des rôles divers tout en craignant que l'on se rende compte du vide qui l'habite, individu ayant peur de son impuissance sexuelle et de son impuissance à être ce qu'on attend de lui...

Breitz a aussi déjà expliqué comment cette œuvre traite du fait que nous n'avons pas une identité fixe, mais plutôt une multiplicité de voies intérieures que nous devons réprimer pour devenir fonctionnels dans le quotidien.

Collaborateur
Le Devoir

HIM + HER

Candice Breitz
Musée des beaux-arts
du Canada à Ottawa
Jusqu'au 30 septembre 2014



JENS ZIEHE

Candice Breitz, *Him*, 2008, vue de l'installation vidéo numérique

Hydro
Québec
présente

Pro
Musica

Série Pierre-Rolland - Maison Symphonique - 20 h



Alexandre Melnikov

Piano

Programme :
Schubert, Brahms, Chostakovitch

Mardi, 22 octobre 2013

La musique dans toute son intimité

www.promusica.qc.ca

Renseignements : 514-845-0532



la placedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

LA SOCIÉTÉ DE GUITARE DE MONTRÉAL ET
LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DE GUITARE PRESENTENT

ALVARO & LA MUSE en quintette avec le quatuor
PIERRI & YUKARI COUSINEAU fondé par

Boccherini, Giuliani, Piazzolla, Tedesco

Samedi 2 novembre, 20h • Salle Bourgie du MBAM

Billets : www.geguitare.com • (514) 285-2000



Il a d'abord agi dans le désordre. Puis avec excès, guidé par la passion. Au fil du temps, après quarante ans à accumuler «des objets d'art», il ressent à la fois plaisir et malaise. Pourquoi? se demande Bernard Landriault, collectionneur notoire. C'est pour se l'expliquer, et sans doute à nous aussi, que ce retraité de l'Université de Montréal s'est lancé dans un «projet d'écriture», devenu livre. *Entre avoir et être, deux collectionneurs s'exposent*, nouveauté aux éditions du Passage, est écrit au je, reflet de ce programme très personnel. Il parcourt cependant les acquisitions réalisées à deux, Landriault et son «Michel». L'auteur a opté pour un exposé concis de leur collection — une soixantaine de pièces — et une présentation «en discontinu», où se mêlent pensées, anecdotes et descriptions d'œuvres. Ce panorama inusité de l'art québécois s'ouvre avec une aquarelle de Jean McEwen et inclut photo, sculpture, vidéo et beaucoup de peinture. La plume est allègre, les regroupements aléatoires, comme la disposition dans une maison d'une collection aussi éclectique, et, étonnamment, les reproductions très discrètes. Le verbiage peut finir par étourdir, mais le bouquin gagne à être lu par «fragments», dans le désordre des chapitres et des commentaires.

Jérôme Delgado

CULTURE DE VISU

Chorégraphie aérienne

Jonathan Villeneuve expérimente le merveilleux à travers une installation électromécanique raffinée

ÊTRE BIEN ENCADRÉ

Jonathan Villeneuve
Oboro
4001, rue Berri, espace 301
Jusqu'au 19 octobre

MARIE-ÈVE CHARRON

Les œuvres de Jonathan Villeneuve font partie de celles qui s'éprouvent avec tout le corps. Cette propension ne se dément pas avec la plus récente installation électromécanique de l'artiste chez Oboro, où l'immersion physique gagne même en raffinement. Comme le relève si bien la spécialiste des arts médiatiques Nicole Gingras dans l'opuscule de l'exposition, le travail engage cette fois « une expérience d'apesanteur, de flottement ». Ce nouveau registre a en un sens quelque chose d'encore plus déstabilisant.

Dans la grande salle d'Oboro où se situe le cœur de l'installation, il n'y a plus, comme par le passé, de dispositifs au sol (rails, structures de bois ou autres supports). Tout se trouve plutôt déployé depuis le plafond, des armatures légères qui suspendent par des fils des bâtons jaunes à l'horizontal. Quand ils se meuvent, les bâtons ondulent dans les airs avec plus ou moins d'amplitude, générant des sons percussifs toujours empreints de langueur.

Il y a également le son diffus du vent qui souffle et qui participe de l'étonnante sensation de voler là où, pourtant, la matérialité volontairement dévoilée du dispositif, mais pas de la mécanique, se fait des plus prosaïques, comme dans ses moules de plancher en MDF qui servent de boîtiers au plafond. Villeneuve prouve encore son aptitude à faire expérimenter le merveilleux



PAUL LITHELAND

Quand ils se meuvent, les bâtons ondulent dans les airs, générant des sons percussifs toujours empreints de langueur.

dans le banal même le plus standardisé.

Pour autant qu'elle soit aérienne, cette chorégraphie hybride les références aux territoires terrestres, refusant d'en épouser une seule franchement. Les bâtons jaunes forment parfois une ligne virtuellement continue, qui se découpe sur le fond peint en noir de la pièce. Cette vision rap-

pelle une route qui défile, progressivement révélée au regard lors d'un trajet nocturne, à vélo, disons.

Voilà, entre autres, ce qui déstabilise : ce bitume est imaginaire et ne se trouve pas sous les pieds. Les bâtons affirment par ailleurs dans l'espace une ligne horizontale qui en soi évoque une convention du paysage. Lorsqu'ils s'ani-

ment de leur danse indolente, ils font penser aux flots tranquilles de l'eau et c'est alors que tout se met à tanguer comme si nous étions dans

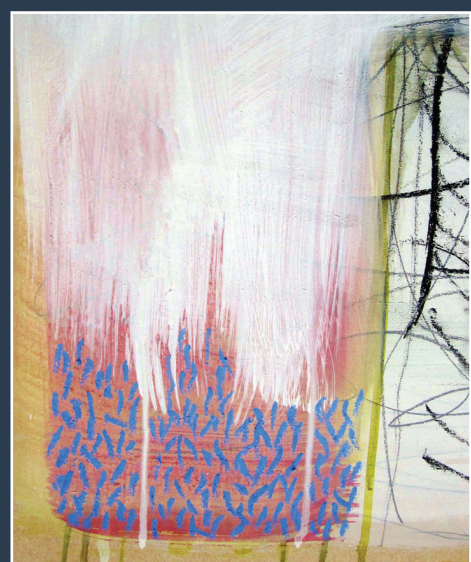
une embarcation. Du reste, un cartel nous fait passer de la mer au désert en nous apprenant que les bâtons peints sont des branches de cactus.

À travers ses allusions à des paysages imaginaires et sonores, l'installation entraîne une permutation constante de l'espace qui semble contraire au phénomène accru de géolocalisation des personnes. L'expérience de l'œuvre instaure un flottement dans l'expérience du temps et de l'espace là où les technologies actuelles s'empressent constamment de quantifier et de compiler dans une perspective de rendement, d'efficacité voire de surveillance.

La technologie numérique est d'ailleurs bien présente dans l'exposition par le truchement des écrans, à l'entrée, qui permettent de visualiser les mouvements actionnés en temps réel de l'installation. La modélisation résume en un regard le caractère graphique de l'installation en mouvement qui, elle, avec ses mécaniques simples, garde quelque chose d'artisanal, loin du spectaculaire. L'autre force de ce travail est de mettre l'accent sur la situation temporaire que chaque visiteur fera sienne, mettant ainsi en péril la conception de l'art comme objet. C'est dire donc comment l'expérience sur place s'impose pour cette exposition qui en est déjà à sa dernière journée.

Collaboratrice
Le Devoir

D Voir : D'autres photos tirées de l'exposition de Jonathan Villeneuve. ledevoir.com/culture/arts-visuels



« Le jour » techniques mixtes 30,5 x 23 cm

GUYLAINE BEAUCHEMIN

Du 19 oct. au 2 nov.

Catalogue en ligne :
www.galerievalentin.com

GALERIE VALENTIN

1490, RUE SHERBROOKE OUEST • MONTRÉAL, QC • 514 939-0500

10 NOVEMBRE 2013 | 14 h

ENCHÈRES D'ŒUVRES D'ART

Événement
bénéfice au profit de

LA FONDATION
DU MUSÉE D'ART
CONTEMPORAIN
DES LAURENTIDES

museelaurentides.ca/encan2013
T. 450.432.7171 poste 7
101, place du Curé-Labelle, Saint-Jérôme (Québec) J7Z 1X6

Joannie Boulais, *Requin en tenue de camouflage*, 2013, gesso, ruban adhésif et enveloppe protectrice pour poires asiatiques sur peluche, 10x32x12 cm (détail)

CHIHULY

UN UNIVERS À COUPER LE SOUFFLE

**MAINTENANT OU JAMAIS !
DERNIÈRE SEMAINE !**

« [L'exposition] qu'il faut voir. »
— L'Express, Toronto

« [Une] exposition unique en son genre »
— La Presse

BILLETS À ½ PRIX*
les mercredis de 17 h à 21 h
*Applicable à l'achat d'un billet
au prix courant de 20 \$

**GRATUIT pour les enfants
de 12 ans et moins**
Accompagnés d'un adulte.
Non applicable aux groupes.

Achetez vos billets dès maintenant sur acouperlesouffle.ca

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTRÉAL

Une présentation de

SAQ Bell M RICHTER

Cette exposition est organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal en collaboration avec Dale Chihuly.
Dale Chihuly, *Mille Fiori* (détail), 2012, Seattle, *Chihuly Garden and Glass*. Photo Terry Rishel.

CULTURE › CINÉMA

La danse de la réalité d'Alejandro Jodorowsky

Le cinéaste mythique clôture ce samedi le 42^e Festival du nouveau cinéma

ODILE TREMBLAY

Il y a deux ans et demi, Alejandro Jodorowsky, cinéaste mythique derrière les très baroques *El topo* et *La montagne sacrée*, fondateur avec Topor et Arrabal du Théâtre panique, psychomagicien initié par le maître zen Ejo Takata et quelques chamans, symbole d'une contre-culture depuis un demi-siècle, était venu à Montréal. Un passage fort remarqué, initiative de François Gourd et des fousloshes. Entre autres réflexions sur le niveau de conscience collectif à accroître, il avait été bien sûr question de cinéma.

Ce Chilien expatrié en France n'avait pas tourné depuis plus de vingt ans. Par-dessus le marché, *El topo* et *La montagne sacrée* avaient été retirés du marché durant 30 ans, après dispute avec le producteur. Des bruits couraient sur une mégaproduction à naître avec l'argent de Russes mafieux (un projet avorté). Mais il ne désespérait pas de réaliser, à compte d'auteur au besoin, *La danza de la realidad* (titre de son autobiographie publiée chez Albin Michel).

Une rencontre entre Jodorowsky et le producteur Mi-



Une rencontre entre Jodorowsky et le producteur Michel Seydoux fut déterminante pour ce film.

chel Seydoux fut déterminante pour ce film. Ils ne s'étaient pas vus depuis l'échec retentissant du projet *Dune*, au milieu des années 70. Seydoux accepta tout de go de lui four-

nir 1 million pour *La danza de la realidad*. Les économies du cinéaste et un peu d'argent récolté ça et là ont fait le reste.

Or ce film, accueilli à bras ouverts à la Quinzaine des

réalisateurs du dernier Festival de Cannes, assure la clôture du Festival du nouveau cinéma ce samedi à Montréal.

Thérapie familiale

C'est son fils et acteur Brontis Jodorowsky qui accompagne l'œuvre en question, mais Alejandro, par l'entremise d'une petite vidéo qu'il assure drolatique, offrira aux Montréalais sa présence virtuelle. Brontis, qui joua dans les films de son père, est un comédien de théâtre (longtemps avec Ariane Mnouchkine) et un metteur en scène averti. Dans *La danza de la realidad*, ses frères aussi sont de la partie. Christobal incarne un moine bouddhiste, Adan, un anarchiste. Alejandro, qui joue le héros à l'âge mûr, voit ses œuvres comme des entreprises familiales. Sa femme, Pascale Montandon-Jodorowsky, a créé les costumes.

«Suis-je marqué par l'œuvre paternelle? Oui», répond Brontis, pour autant qu'elle émane de sa personne. J'ai été élevé par un artiste et ma vie en demeure imprégnée.

Le film est basé sur trois des livres paternels: *La danse de la réalité*, *L'enfant du jeu diabolique* et *L'arbre du dieu pendu*.

Brontis (nom grec qui signifie tonnerre) incarne à l'écran le terrible père de son père, bouclant la boucle familiale. Né en 1929 dans la petite ville minière chilienne de Tocopilla, d'une famille d'exilés juifs russes, Alejandro avait eu à subir l'éducation spartiate d'un père épris de virilité et les élans nostalgiques d'une mère qui voyait en lui la réincarnation de son propre père (dans le film, elle chante au lieu de parler). Un départ canon pour sa vie en perpétuelle quête de sens, dont on voit ici les prémises, jusqu'au départ pour la France: son film le plus autobiographique à ce jour.

«Tout s'est déroulé alors très vite après avoir eu le feu vert», dit Brontis. On a tourné à Tocopilla, où mon père, qui était ostracisé enfant pour ses origines, est désormais accueilli en héros. Je n'y avais jamais mis les pieds, mais il assure que ça n'a pas bougé. On a tourné dans le même salon de coiffure où il s'était fait couper sa tignasse d'enfant. La ville m'a aidé à comprendre mon père, car j'ai vraiment découvert d'où il venait. Au moment de jouer mon père, je me suis contenté de rendre ce qu'il y avait dans le scénario, mais quand *La danza*

de la realidad fut lancé à Cannes, l'effet thérapie familiale a commencé à agir et la charge symbolique du père en fut pour moi transformée.»

La danza de la realidad est un film aussi baroque que les précédents, hyperchargé, avec ses habituels travailleurs du cirque (Alejandro Jodorowsky a fait ses débuts au cirque): nains, clowns, etc., et ses estropiés (la mine a rendu infirmes nombre de travailleurs). Univers jodorowskien qui ne devrait rien à Fellini ou à Buñuel, mais qui, dans sa surcharge, son énergie protéiforme, semble puiser dans le cinéma ce qu'il a vraiment puisé dans une existence marquée au sceau du bizarre.

«Ce film explique les autres», raconte Brontis Jodorowsky. Mon père dit toujours qu'il faudrait voir son œuvre en commençant par la fin. La danse de la réalité n'est pas une quête mentale comme dans le désespéré *El topo*. J'y jouais alors le fils [Alejandro, en fait], à qui son père dit: «Tu as sept ans, tu es un homme. Enterre le portrait de ta mère.» *La danza de la realidad* brasse les mêmes éléments, mais avec plus de sérénité car il s'adresse au cœur.»

Le Devoir

Triptyque: de la scène à l'écran dans un grand élan collectif

ODILE TREMBLAY

Depuis le temps que Robert Lepage avait délaissé le cinéma en clamant: «Jamais plus!» Dix ans après *La face cachée de la lune*, il fait pourtant un retour au grand écran, mais pas seul. Le voici aux côtés de Pedro Pires, le cinéaste derrière le brillant court métrage *Danse macabre*. Les deux artistes avaient collaboré ensemble pour des mises en scène de théâtre, de cirque et d'opéra. Ils sont amis, se comprennent à demi-mot, s'avouent complémentaires.

Lepage était las de faire anti-chambre à Téléfilm Canada. «J'avais l'impression aussi de prendre la place de ceux dont le cinéma est le premier métier. Et l'argent n'est pas à l'écran comme il l'est à la scène. Des intermédiaires sont payés pour ceci et cela. Ça me frustrait. Avec Triptyque, on a eu moins de moyens, moins de partenaires financiers, et une vraie liberté.»

Ça s'est joué sur un autre rythme que celui des tournages enfiévrés. «On l'a fait quand on avait le temps, explique l'homme de théâtre. Trente-cinq jours de tournage, pris par-ci par-là sur trois ans.»

Tout est parti de *Lipsynch*, la pièce de Lepage à neuf personnages, réduits ici à trois. «Mais on va plus loin que la pièce. On pousse les idées en levant des choses. Le théâtre est

un espace vide, mais la richesse de l'écran permet de réduire les dialogues. À Québec, à Londres, à Montréal, les villes racontent aussi à leur manière les personnages.»

Le film se divise en trois blocs urbains et trois figures principales, dont les destins s'entrecroisent. Le chirurgien du cerveau Thomas (Hans Piesbergen), la libraire schizophrène Michelle (Lise Castonguay), Marie, sa sœur chanteuse (Frédérique Bédard), dont Thomas, son futur mari, opère la tumeur. «Avec l'ONF, on a aussi fini de monter trois courts métrages sur le même sujet», dit Pedro Pires. Ces histoires deviennent des mobiles qui bougent chaque fois d'une nouvelle façon.»

«Les comédiens, qui étaient aussi dans la pièce, ont développé leurs personnages, précise Robert, et tout ça a été mis dans le hachoir à viande de Pedro. Je suis un gars de théâtre avant tout et lui, un gars d'images. C'est Pedro qui m'a donné l'envie de refaire du cinéma.»

Pedro Pires adore jouer avec ce média. «On a googlé "Vatican", on s'est servi d'un écran vert et on a pu avoir la chapelle Sixtine. Mais d'autres plans ont coûté très cher. Le cinéma est l'art des contrastes.»

Lise Castonguay a beaucoup fréquenté son personnage de libraire à Québec. «Déjà, pour la pièce *Lipsynch*, le travail d'écriture était collectif, dit-elle: Robert et les neuf comédiens. J'ai sauté dans le train en



Robert Lepage et Pedro Pires ont collaboré à des mises en scène de théâtre, de cirque et d'opéra avant de se retrouver pour *Triptyque*.

2005. Deux ans plus tard, on présentait une version de cinq heures, puis en 2008, de neuf heures. Le film s'est tourné ensuite de façon organique. Robert le perçoit comme le premier volet d'une trilogie.»

La libraire qu'elle incarne, figure dramatique entre torture intérieure et aspiration artistique, Lise Castonguay estime qu'elle n'est ni tout à fait la même ni tout à fait une autre. «On est plus proche de sa solitude. Au théâtre, elle avait une certaine légèreté. Le film permet d'aller plus loin dans ses dérapages, sa douleur,

ses zones d'ombre.»

Son personnage est psychotique. «Et écrire réclame un recul qui lui manque alors, mais la connaissance d'univers parallèles permet peut-être d'apporter d'autres dimensions à l'art. J'emmène cette petite fille à jouer dans la forêt. Ce personnage fut pour moi une vraie rencontre. Comme si je l'avais toujours connue. Puis, Pedro avec ses yeux de braise, m'a entraînée avec elle dans l'intimité. C'était tout simple. Comme respirer.»

Le Devoir

Transparence nébuleuse

THE FIFTH ESTATE
(LE CINQUIÈME POUVOIR)

De Bill Condon. Avec Benedict Cumberbatch, Daniel Brühl, David Thewlis, Moritz Bleibtreu, Carice Van Houten, Laura Linney. Scénario: John Singer, d'après le livre de Daniel Domscheit-Berg, David Leigh, Luke Harding. Image: Tobias A. Schlessler. Montage: Virginia Katz. Musique: Carter Burwell. États-Unis, Belgique, 2013, 128 minutes.

MARTIN BILODEAU

Quel film biographique peut prétendre dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité? À ma connaissance, aucun. *The Fifth Estate*, qui raconte dans le détail la mise en orbite médiatique du fondateur de WikiLeaks, Julian Assange, s'inspire de deux livres dont le principal intéressé dénonce la fausseté. Nous voilà fixés sur ses sentiments. Place au cinéma.

Un des livres en question (*Inside WikiLeaks. Dans les coulisses du site Internet le plus dangereux du monde*, éd. Grasset) est signé Daniel Domscheit-Berg. C'est par lui, campé dans le film par l'excellent Daniel Brühl, que l'histoire de *The Fifth Estate* arrive. C'est à travers son point de vue, principalement, que Julian Assange (Benedict Cumberbatch) nous est ra-

conté, depuis la naissance de leur amitié en 2007, dans la foulée de la mise en ligne d'informations révélant les abus commis par l'armée américaine en Irak et en Afghanistan, jusqu'à l'affaire Bradley Manning, qui a permis à un Assange radicalisé de couler en 2010-2011 un torrent de secrets diplomatiques et militaires américains, contre l'avis de Berg qui s'est alors dissocié du mouvement.

Entre ces deux dates, Bill Condon (*Gods and Monsters, Kinsey, Dreamgirls*), revenu d'un séjour lucratif mais terriblement déshonorant au pays de *Twilight* (*Breaking Dawn Part 1 & 2*), relate une histoire d'amitié un peu tordue qui avoisine l'abus de confiance et le culte de la personnalité. Il fournit d'Assange et de Berg une description psychologique très précise, tirant le meilleur parti de leurs dissemblances, rendues paradoxales par leur



Benedict Cumberbatch

idéal commun de transparence. À l'inverse, le film souffre de l'obligation de donner un visage à une bonne dizaine d'individus (le rédacteur en chef du *London Times* joué par David Thewlis, par exemple) qui ont joué un rôle dans l'affaire. Or le film, avec ses impératifs d'efficacité, renonce à les définir et les éjecte hors champ aussi souvent que possible.

The Fifth Estate est donc un film tirillé. D'une part entre son scénario aux enjeux politiques complexes qu'il a visiblement fallu simplifier au bénéfice du spectateur moyen — ce dont témoigne avec éloquence l'intrigue parallèle centrée sur la ministre de la Défense américaine (Laura Linney, sous-exploitée). D'autre part entre une mise en scène extravagante et ostentatoire et le récit linéaire, presque monotone, sur lequel elle agit tel un massage cardiaque à l'urgence. Enfin, entre ce qu'on sait d'Assange et ce que le cinéma peut en dire sans s'exposer aux poursuites. Ainsi, Condon s'affaire (et parvient) à démontrer que les intentions du fondateur de WikiLeaks, qui fait l'objet d'un mandat d'arrêt international, ne sont pas aussi nobles que ce qu'il prétend. Mais il échoue à nous dire en quoi et pour quels motifs. Or c'est ce qui m'intéresse le plus. Pas vous?

Collaborateur
Le Devoir

GALERIE D'ART
Stewart Hall
ART GALLERY

19 octobre au 1^{er} décembre 2013
**LA NOUVELLE
COLLECTION 2014
DE L'ARTOTHÈQUE**
Dessins + Peintures +
Photographies + Estampes +
Techniques mixtes

VERNISSAGE :
Dimanche 20 octobre, à 14 h

Mercredi 13 novembre, à 10 h
**DÉMYSTIFIER L'ART
L'ART AU 21^E SIÈCLE**
avec Lon Dubinsky
(en anglais, questions bilingues)

Entrée libre
INFO : 514 630-1254
www.ville.pointe-claire.qc.ca

Samedi 16 novembre à Québec
LA COLLECTION WILLIAM S. PALEY

En préparation pour mars 2014
NEW YORK - PHILADELPHIE
Jonas Kaufmann au Metropolitan Opera
Yannick Nézet-Séguin à Philadelphie...

Les beaux
detours
CIRCUITS
CULTURELS

www.lesbeauxdetours.com

514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

Exposition
PENSE JUSTE, PARLE FRANC
L'HÉRITAGE DU COLLÈGE SAINTE-MARIE
23 octobre au 18 décembre 2013 **ENTRÉE LIBRE!**

WWW.LEGESU.COM
1200, RUE DE BLEURY À MONTRÉAL - 514 861 4378

présentée par **gesu** Archives
des jésuites
du Canada
L'ART DE CRÉER L'ÉVÉNEMENT



CULTURE CINÉMA



Fanny Ardant, au-delà du temps qui passe

L'actrice raconte *Les beaux jours* de Marion Vernoux, sur fond d'idylle et de crise de vie

ODILE TREMBLAY

Elle a conservé les cheveux blonds que son personnage portait dans *Les beaux jours* de Marion Vernoux. Au fil de son impressionnante carrière, Fanny Ardant, l'ultime muse et compagne de Truffaut, demeure la femme d'à côté, la maîtresse, la passionnée. Mais sur un registre inédit, elle apparaît ici en dentiste sexagénaire, nouvelle retraitée, bien mariée, ayant une liaison avec un homme beaucoup plus jeune par liberté, pour le plaisir. Ça lui plaisait: «L'amour est la seule chose intéressante, dit-elle. Ma carrière est une succession de rôles d'amoureuses.»

Le Devoir a rencontré l'actrice et la cinéaste lors de la première des *Beaux jours* au cinéma Excentris à la mi-septembre. Une Fanny Ardant rayonnante de générosité et de vitalité. L'amertume n'est pas sa tasse de thé. La nostalgie non plus.

Ses producteurs ont proposé à la cinéaste Marion Vernoux l'adaptation du roman de Fanny Chesnel, *Une jeune fille aux cheveux blancs*. Cougar, cette Caroline qui répond aux avances d'un homme de vingt ans son cadet? La cinéaste de *Love etc.* et de *Rien à faire* trouve l'expression «cougar» sexiste avec sa connotation de trophée de chasse. «J'ai plutôt mis en scène une relation égalitaire et légère. Davantage que dans le roman où l'amant, en-deuil à la fois de sa mère et de sa femme, faisait un transfert sur elle. Ici, Julien est tout sim-

plement un homme à femmes. Il les aime toutes, sans souci d'âge.»

Marion Vernoux a voulu transformer Fanny Ardant: des cheveux blonds, des jeans, elle qui n'en porte jamais, un débit plus lent, la beauté riieuse, mais la classe habituelle, sa marque de commerce. L'actrice ne craignait pas de s'amuser avec le thème du vieillissement. Le film aborde l'éternel triangle entre un mari sensible, blessé mais évolué (Patrick Chesnais, à son meilleur), l'amant érotomane (Laurent Lafitte) et cette femme, à la croisée des chemins de sa vie, qui s'est demandé: Pourquoi pas? «Le temps qui reste, c'est un bon sujet au cinéma», estime Marion Vernoux. Son interprète

pense de même.

Fanny Ardant choisit ses rôles, dit non à plusieurs propositions. «Et je n'ai jamais regretté d'avoir refusé quelque chose», dit-elle. Mais le personnage de Caroline ouvrait des pistes nouvelles pour moi. On a beaucoup travaillé son look, sa coiffure. Elle n'entraînait du côté du plaisir aussi. Si je fais ce métier, moi qui ai commencé au théâtre, c'est parce que j'estime que la beauté doit se partager. Sinon, j'avance masquée par courtoisie. Je suis l'icône d'une époque, mais je vis ailleurs, dans mes pensées, comme autrefois. J'ai toujours été une grande lectrice. Ça crée un ancrage dans l'intériorité.»

Au départ, sa voix grave fut considérée comme un handicap. «Les gens s'habituent à tout. Mais le danger, c'est d'être



Entre les mains de la cinéaste Marion Vernoux (à droite), Fanny Ardant n'a pas eu peur de s'amuser avec le thème du vieillissement.

défini dans un type de rôles. Les actrices doivent porter des sentiments, des pensées, un caractère, surtout pas une classe sociale.» On l'imagine mal en domestique mal embouchée, autant l'admettre, Fanny Ardant a tout de la grande dame. «J'aimerais ça pourtant.»

Elle dépeint le personnage de Caroline comme une anti-héroïne, qui vient de perdre sa meilleure amie, embrigadée par son travail, bien mariée mais se demandant si la vie se

résume à ça. Comme une femme libre et audacieuse.

«Caroline se rend dans un club pour personnes âgées parce que sa famille s'inquiète pour elle», explique l'actrice. Au départ pleine d'a priori, elle rencontre des gens attachants, dont Julien, qui y travaille. Il fait bien l'amour. Ce n'est pas la passion de Phèdre pour Hippolyte. Mais grâce à lui, elle comprendra à quel point son mari est magnifique. Caroline empêchera sa

liaison de tourner à la banalité. Toute relation intime est dangereuse. Elle le sait, mais la vie a plus d'imagination que nous. Elle ne l'ignore pas non plus.»

Dans *Les beaux jours*, en salle vendredi (la cinéaste a gardé le titre malgré le passage préalable de Beckett, en lien d'ironie), Caroline prend sa retraite. «L'âge aussi signifie pour d'autres que le patron vous met dehors, mais dans mon cas, c'est une question

d'envie, de désir, précise Fanny Ardant. Et tant que le plaisir de jouer sera intact, je continuerai, au théâtre aussi. Le passé ne me passionne pas, mais le présent, oui. Quant à l'âge des actrices, on nous en parle dès qu'on dépasse trente ans. Je n'ai rien contre la vieillesse. Au contraire, il faut l'aborder librement. Ce sont les tabous qui emprisonnent, pas le temps qui passe.»

Le Devoir



La plage est l'un des lieux non définis où les baigneurs s'épient, se rencontrent et s'échangent des faveurs sexuelles.

Attiré par la flamme

L'INCONNU DU LAC
Écrit et réalisé par Alain Guiraudie. Avec Pierre Deladonchamps, Christophe Paou, Patrick D'Assunção, Jérôme Chapatte, Mathieu Verusch. Image: Claire Mathon. Montage: Jean-Christophe Hym. France, 2013, 97 minutes.

MARTIN BILODEAU

Un parking, une plage, le petit bois qui les sépare. Voilà qui compose le décor de *L'inconnu du lac*, brillant suspense psychologique du Français Alain Guiraudie (*Le roi de l'évasion*) campé dans ces lieux non définis, dans un temps indéfini, où des baigneurs mâles s'épient, se rencontrent et s'échangent des faveurs sexuelles.

Franck (Pierre Deladonchamps), qui vient là tous les jours pour la baignade et le cul, a le béguin pour Michel (Christophe Paou), sentiment qui va se transformer en coup de foudre le jour où il l'apercevra, de loin et à la brunante, noyer son amant. Attiré par la flamme, Franck va conquérir Michel enfin libre et ne souffler mot à personne de ce qu'il a vu. Pas même à son nouvel ami Henri (Patrick D'Assunção), un quadragénaire au physique ingrat qui se tient à l'écart pour épier, sans y participer, les jeux de séduction qui se déroulent sur la plage.

Nous sommes ici au croisement du cinéma frontal, penché sur les mœurs sexuelles, de Paul Vecchiali, et de l'attrait du danger noué à l'ambiguïté du Mal, dont Patricia High-

smith avait fait sa spécialité. Guiraudie nous fait pénétrer dans un espace social en marge, repaire de solitaires solidaires dans le silence, qui dicte ses propres règles de conduite et réduit l'identité à un prénom. Franck est chômeur. On n'en saura pas plus à son sujet, sinon qu'il se révèle un peu dans l'amitié, se cache beaucoup dans l'amour. Il est la caméra du film, le filtre subjectif de tout ce qui nous est donné à voir et à entendre.

L'approche de Guiraudie est théâtrale. Dans le bon sens du terme. Un plan du parking, depuis une butte, toujours le même, marque le changement de jour, le nombre de baigneurs présents, et signale l'arrivée de Franck. Son entrée sur la plage, semblable à une entrée en scène depuis la coulisse, modifie la géométrie et redistribue imperceptiblement l'énergie. Puis, le clapotis de l'eau, le bruissement des feuilles, la lumière naturelle viennent rappeler que nous sommes dans un espace-temps que seul un cinéaste doué peut rendre avec autant de netteté dans le détail. À partir d'une proposition plutôt minimaliste en apparence, Alain Guiraudie a composé une œuvre ample et porteuse sur le désir et le danger, riche en paradoxes et en symboles. Discrets, les symboles. Tout comme cet «inconnu du lac» dont l'identité pourra varier d'un spectateur à l'autre. En salle dès lundi.

Collaborateur Le Devoir

Une fin de vie avec mon père

L'AUTRE MAISON
Réalisation: Mathieu Roy.
Scénario: Mathieu Roy, Michael Ramsey. Avec Émile Proulx-Cloutier, Roy Dupuis, Marcel Sabourin, Florence Bain Mbaye. Image: Steve Asselin. Montage: Louis-Martin Paradis. Québec, 2013, 100 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Être à la fois digne et malade: c'est la posture du héros fragile, blessé (dans son âme) et confus du premier long métrage de fiction de Mathieu Roy, *L'autre maison*. Dans son complet noir, avec ses beaux cheveux blancs et une démarche que l'on imagine autrefois fière et inspirant l'autorité, Henri (Marcel Sabourin, un grand acteur qui n'a plus rien à prouver et tout à donner) traverse la fin de son existence en liberté surveillée et minée par l'alzheimer.

Entouré d'une nature luxuriante, face à un lac d'où émane une grande quiétude, Henri pourrait s'y perdre ou s'y noyer sans la vigilance de son fils cadet Éric (Émile Proulx-Cloutier, excessif et peu nuancé) et sa copine Maïa (Florence Bain Mbaye, la lumière de cet univers ombrageux). Cette responsabilité pèse lourd sur les épaules du jeune homme, aspirant pilote d'avion cloué au sol (l'alcoolisme serait en cause, mais le problème est mal esquissé), dépassé par l'ampleur de la tâche. Celle-ci ne fait qu'augmenter en intensité tant Henri a du mal à reconnaître les siens, multipliant les fugues et les comportements erratiques.

Le vieux journaliste sait pourtant reconnaître son fils aîné, Gabriel (Roy Dupuis, plus absent qu'émouvant), grand reporter parcourant le vaste monde, et donc incapable de tenir en place. Se terrer auprès d'Éric pour prendre soin d'Henri? La perspective est loin de le réjouir, croyant qu'un chic centre d'accueil pourrait suppléer à ses absences prolongées et permet-



TVA FILMS

Roy Dupuis et Marcel Sabourin dans *L'autre maison*, où une famille est bouleversée par la maladie d'Alzheimer.

tre à son jeune frère d'apaiser (nombreuses) frustrations.

Cette *Autre maison* apparaît familière à plusieurs, le cinéaste puisant dans son histoire personnelle et celle de sa famille d'illustres journalistes (il est le fils de Michel Roy et le frère cadet de Patrice Roy) pour composer un portrait poétique et parfois même idyl-

lique d'une déchéance annoncée. Sans recourir à des effets purement oniriques — sauf dans sa conclusion, parmi les moments les plus réussis du film —, Mathieu Roy propose ici et là quelques échappées loin d'une réalité triste et implacable, qu'il ne cherche jamais à décrire dans ses détails les plus sordides.

Plusieurs enjeux dramatiques s'entrecroisent au sein de ce trio désaccordé, suite de malaises suscitées par la maladie mais aussi par les rivalités, les jalousies et les attentes démesurées des deux frères. Ces intrigues brouillent davantage le propos qu'elles ne l'éclairent, parfois liées à la personnalité secrète de Gabriel (les rares scènes avec sa compagne, interprétée par Julie Gayet, sentent le compromis de la coproduction) ou au caractère colérique d'Éric. Tout comme les convives d'un souper d'anniversaire en l'honneur d'Henri dont on ignore tout de leurs liens, ses débordements suscitent plus d'embaras que d'empathie.

L'autre maison apparaît souvent comme l'archétype du premier film de fiction: à la fois plein de sincérité et de maladresses, cherchant à dire beaucoup mais de façon un peu désordonnée, trop collé à l'histoire personnelle de son auteur pour ne pas céder au jeu des comparaisons. L'autre film, le prochain, devrait déjà l'amener ailleurs...

Collaborateur Le Devoir

EXCENTRIS

L'INCONNU DU LAC
ALAIN GUIRAUDIE - 97 MIN, V.O. FRANÇAISE - EN ATTENTE DE VISA

ET AUSSI À L'AFFICHE:

- **UNE JEUNE FILLE** CATHERINE MARTIN **G+**
- **GABRIELLE** LOUISE ARCHAMBAULT **G+**
- **JASMINE FRENCH (BLUE JASMINE)** WOODY ALLEN **G+**
- **TÊTE EN L'AIR (ARRUGAS)** IGNACIO FERRERAS **G+**

L'inconnu du lac
ALAIN GUIRAUDIE - 97 MIN, V.O. FRANÇAISE - EN ATTENTE DE VISA

UN NOUVEAU COMPTOIR SOUPESOU PÀ EXCENTRIS TOUS LES JOURS!

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
CINEMAEXCENTRIS.COM

MUSÉES

ÉDUCATION ET ACTION CULTURELLE

SECTION THÉMATIQUE • LE DEVOIR, LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 OCTOBRE 2013



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le milieu des musées est calme et pondéré. Mais, devant la crise qui le secoue, il n'a pas hésité à tirer la sonnette d'alarme publiquement.

Pour que les musées remplissent leur mission

Les musées du Québec ont franchi le cap des 13 millions de visiteurs en 2012, selon les données compilées par l'Observatoire de la culture et des communications du Québec. Un record. Malgré cette affluence, les musées traversent des années de vache maigre. Alors qu'ils stimulent le tourisme, ces établissements sont parmi ceux qui en reçoivent le moins de retombées. Un malheureux paradoxe que soulève Michel Perron, directeur général de la Société des musées québécois (SMQ).

ÉTIENNE PLAMONDON ÉMOND

La question du succès était au cœur des discussions lors du Congrès de la Société des musées québécois (SMQ), qui s'est déroulé du 8 au 10 octobre dernier au Musée de la civilisation de Québec. Les stratégies, les impacts recherchés, la bonne utilisation d'une exposition blockbuster, l'équilibre entre la mission d'un musée et les risques à prendre, par exemple, étaient parmi les sujets mis sur la table. Des enjeux, en soi, rarement soulevés dans ce milieu.

«La concurrence a augmenté. Aujourd'hui, les gens en demandent beaucoup plus des établissements qu'ils visitent», observe Michel Perron, directeur de la SMQ. D'autant plus que les visiteurs fréquentent de plus en plus les musées pour plusieurs raisons: pour les expositions, évidemment, mais également pour les activités d'action culturelle. «Cette idée de performance, il faut la maintenir. Mais, pour la maintenir, il faut être épaulé. Et il y a un moment où ça prend des sous.»

Dans une entrevue téléphonique accordée au *Devoir* quelques jours après la clôture du congrès, M. Perron assure

que la cohésion et la solidarité entre les établissements muséaux étaient palpables durant l'événement. Mais cette bonne nouvelle en cache aussi une moins bonne, selon lui. «Il faut bien voir que cette situation, c'est aussi un peu un cri du cœur, parce que le milieu en arrache, dit-il. Si on a tant besoin de travailler de façon concertée, c'est aussi parce qu'on manque de moyens. La situation est devenue extrêmement complexe dans les musées. On a besoin de travailler ensemble, en comprenant également que le monde associatif ne pourra pas répondre aux difficultés de chaque établissement. C'est très important.»

Le 9 octobre dernier, la SMQ a fait une sortie pour montrer son impatience. Dans un communiqué, elle a demandé à Maka Kotto, ministre de la Culture, de dévoiler «dans les meilleurs délais ses engagements et les actions qu'il entend mettre en œuvre pour dénouer la crise actuelle».

«Le milieu des musées, c'est un milieu calme et pondéré, rappelle M. Perron. Alors, quand ce milieu-là signale qu'il en a marre, c'est vraiment parce qu'on est rendu loin.»

Le 8 mai dernier, M. Kotto a annoncé la mise sur pied d'un groupe de travail, présidé par

Claude Corbo, dont l'objectif est de se pencher sur l'avenir et le rôle du réseau muséal du Québec. Ce groupe devrait entre autres formuler des recommandations au sujet du financement. Après les états généraux des musées du Québec, qui se sont conclus en 2011 et ont débouché sur 73 recommandations, Michel Perron croit qu'«on n'est plus au temps des études ou des diagnostics. La table est mise. Maintenant, il faut que, de part et d'autre, on établisse des solutions à court, moyen et long terme.»

Michel Perron souligne que «ça fait très longtemps que les budgets stagnent ou presque. Là, il faut réinvestir dans un milieu en perte de vitesse.»

Il ajoute que, dans le réseau muséal, «il y a des pertes d'emploi. Il y a des musées qui ferment. On ne blague pas.»

Or mettre des sous dans les musées constitue un investissement qui rapporte à toute la société, soutient M. Perron. «On ne passe pas le chapeau. On ne quête pas. Il y a un rendement de l'investissement, parce qu'il y a toute une économie autour des établissements muséaux.»

Musée et tourisme

L'exemple le plus éloquent est celui de l'impact des musées sur le tourisme. Ces lieux attirent bon nombre de visiteurs étrangers et sont considérés comme des incontournables dans les guides ou les sites web de voyages. Pourtant, «lorsque des autobus arrêtent dans un établissement muséal, l'entité qui est la moins bien servie économiquement, c'est le musée lui-même, sou-

lève M. Perron. Parce que le prix du billet d'entrée, que ce soit pour un touriste ou un visiteur local, c'est le même. En plus, la plupart du temps, il y a un rabais pour les groupes. Par ailleurs, le visiteur va être hébergé, va prendre des repas, va dépenser à plusieurs endroits dans la ville. Mais le dernier qui va avoir un rendement de l'investissement, c'est l'établissement muséal.»

Selon lui, il s'agit d'un exemple frappant du paradoxe dans lequel se retrouvent les musées du Québec. «On demande simplement que ces éléments soient pris en compte pour que les musées puissent avoir les moyens de jouer leur rôle correctement, parce qu'ils sont d'importants vecteurs pour le tourisme», dit-il.

Collaborateur *Le Devoir*

CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE

«Une synchronie de contenu et de message»

Depuis toujours, la mission du Centre canadien d'architecture (CCA) est de fournir au public des outils conceptuels et culturels afin de mieux comprendre l'environnement et la ville, comme mieux évaluer l'architecture, qui, en soi, est un bien public. Petite plongée au cœur des activités éducatives du CCA.

MARIE-HÉLÈNE ALARIE

D'emblée, Fabrizio Gallanti, le directeur associé des programmes, explique qu'en matière de vision il n'y a pas de division entre les activités éducatives et le reste des activités du CCA: «En réalité, une exposition, un colloque, une conférence ou un programme avec les écoles sont conçus, imaginés avec les mêmes attentions. Il ne s'agit pas de programmes qui viennent compléter une offre, mais plutôt d'une synchronie de contenu et de message, rappelle-t-il. L'idée, c'est de varier les outils et les attitudes, les manières de dialoguer selon les différents publics.»

Les programmes éducatifs ont été mis en place en 1998, soit neuf ans après l'inauguration du CCA. Dans une phase initiale, à partir de 1989, on devait comprendre quelles seraient les activités de l'établissement, qui abrite un centre de recherche, des collections et différentes offres pour tous les publics. C'est finalement en 1998 que les programmes éducatifs ont été intégrés et développés au sein de l'établissement.

Toujours en réflexion

Si 25 ans est un âge respectable pour un établissement muséal, le CCA, lui, est toujours jeune et vit encore une période d'ajustement et d'établissement des objectifs, de compréhension de la qualité de ses champs d'action. «Pour nous, il est essentiel de se doter d'une palette d'actions complexes et articulées, de manière à toucher de

vastes publics», affirme M. Gallanti. C'est dans cette voie de réflexion que s'est engagé le CCA, qui porte une attention très forte aux écoles et aux familles, des publics qui ne sont pas nécessairement les spécialistes ciblés au départ, mais pour lesquels le musée a augmenté son offre culturelle.

Selon les expositions, le CCA en profite pour créer des programmes qui sont, dans ce cas, dessinés et imaginés comme des extensions des thématiques de ces expos. «Ce sont des activités plus sporadiques, moins fixées dans le temps. L'idée, c'est de traduire les contenus d'une expo particulière en programme éducatif. Ces activités se déroulent alors dans les espaces destinés aux activités ou dans les galeries, qui deviennent le théâtre de cette activité. Par exemple, on peut avoir une visite de l'expo accompagnée d'une série d'actions et d'activités qui sont construites à partir de l'expo même», souligne M. Gallanti. Que ces activités soient destinées aux écoles primaires ou secondaires, elles se bâtissent toutes d'une même manière: «Dans la phase de conception de l'expo, il y a une intégration très forte entre l'équipe qui s'occupe de la conservation et l'équipe des programmes éducatifs. L'idée, c'est d'avoir des dialogues et de voir de quelle façon l'expo va inclure une composante éducationnelle et de quelle façon les contenus devront être traduits.»

VOIR PAGE E 14 : CCA

Mémoires de Nouvelle-France

Le jeudi 10 octobre dernier, durant le congrès de la SMQ, le portail numérique **Mémoires Amérique française** a été inauguré. Ce site (<http://www.memoires-ameriquefrancaise.com>), pour lequel la SMQ a participé en tant que «maître d'œuvre pour la partie québécoise», est avant tout la création de la Commission franco-québécoise sur les lieux de mémoire communs

et met en valeur des objets de collection du Québec et de la France reliés à la Nouvelle-France. «C'est un portail qui, au cours des ans, va s'enrichir», explique Michel Perron. «C'est une très belle initiative, car on sait que, pour les contenus francophones dans Internet, il y a encore énormément de travail à faire simplement pour être présent à notre juste valeur», souligne-t-il.

MUSÉES CLÉS EN MAIN EN MAIN

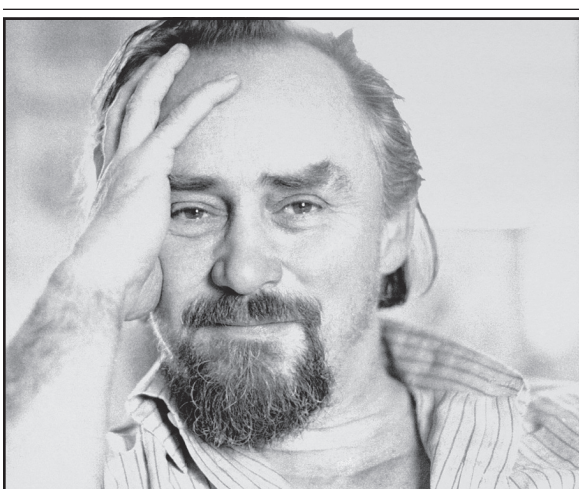
POUR PLANIFIER VOS SORTIES AU MUSÉE

www.musees.qc.ca/scolaire

Offrez à vos élèves un contact privilégié avec des œuvres et des spécimens fascinants dans les musées du Québec. En histoire, en art, en sciences, profitez de ressources professionnelles pour appuyer votre enseignement.

TOUT EST PRÊT POUR VOUS ACCUEILLIR.

Une réalisation de la Société des musées québécois



PIERRE GAUVREAU ET SON UNIVERS

Signataire du manifeste *Refus global*, peintre d'avant-garde, auteur et réalisateur, Pierre Gauvreau marque sans conteste l'histoire du 20^e siècle par ses idées, ses convictions et sa vision du monde dont il imprègne avec force tout geste créatif.

Cet automne, le Musée de la civilisation à Québec revisite Pierre Gauvreau et son univers avec un triptyque d'expositions, présentant des œuvres de 1941 à 2011 de l'artiste et de nombreuses pièces qui ont composé sa collection personnelle.

Pierre Gauvreau, *Abercorn*, 1976. Photo : Janine Carreau, © Janine Carreau/SODRAC 2013

Aussi, découvrez la publication *Pierre Gauvreau. Passeur de modernité*, éditée par le Groupe Fides.

www.mcq.org

MUSÉE DE LA CIVILISATION
Québec



Les Musées de la civilisation sont subventionnés par le ministère de la Culture et des Communications.

MUSÉES

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

« On voit rarement les œuvres dans leurs dimensions réelles »

Chaque année, environ 25 000 élèves ou étudiants franchissent les portes du Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) dans le cadre des programmes scolaires. Se déclinant du préscolaire jusqu'à l'université, ces programmes sont conçus autour d'objectifs communs : apprendre à voir, à comprendre et à apprécier l'art.

ASSIA KETTANI

Qu'est-ce qu'une sculpture, un portrait, une peinture abstraite ou une nature morte? Ces questions s'adressent à des élèves de maternelle et de 1^{re} année qui participent à « Ma première visite au Musée », un programme éducatif mis sur pied au MNBAQ pour initier les tout-petits au monde des beaux-arts. Pour les plus âgés, d'autres programmes prennent le relais. Les 2^e et 3^e années pourront par exemple explorer jusqu'au 29 novembre le thème toujours porteur des animaux à travers la visite « Animaux réalistes! Animaux fantaisistes! », où se côtoient les animaux sauvages, domestiques, imaginaires et symboliques de l'art ancien et moderne, inuit ou européen. Les plus grands ont, quant à eux, le choix entre une « Découverte de magnifiques paysages », notamment autour d'œuvres de paysagistes québécois des XIX^e et XX^e siècles, l'univers fantaisiste d'Alfred Pelland, dont le Musée a une importante collection, ou encore « L'art des grands maîtres », conçu à partir de l'exposition temporaire de la collection William S. Paley, à l'affiche jusqu'au 16 février, qui réunit des œuvres de Cézanne, Bacon, Degas, Gauguin, Tou-

louse-Lautrec, Matisse, Derain et Picasso.

Préscolaire et primaire

Pour concevoir les programmes pour les plus petits, Louise Turmel, responsable des guides-animateurs et des programmes scolaires au préscolaire et au primaire, puise dans les différentes collections pour tisser des visites thématiques adaptées. Pour capter l'attention des élèves, un mot d'ordre : l'interactivité. « Nous cherchons à rendre les visites les plus vivantes possibles. Loin de faire un monologue, les guides adoptent différentes stratégies pédagogiques pour favoriser un apprentissage dans un contexte stimulant et dynamique. » On part dans les salles à la recherche d'indices, on explore les couleurs primaires et secondaires, les textures, on touche des surfaces lisses ou rugueuses, on ajoute à l'observation une dimension théâtrale ou ludique en mimant l'action du tableau. En complément de la visite, des ateliers de 30 minutes offrent l'occasion de mettre en pratique les notions de couleurs, de contrastes ou de formes abordées. « Ils sont stimulés par ce qu'ils ont vu. » Et si l'objectif de ces visites est de favoriser l'observation de l'œuvre d'art, de développer leur sens esthétique et leur esprit critique, Louise Turmel rappelle que le plus important est surtout de leur donner le goût de revenir.

À travers ces visites, qui répondent aux objectifs de développement des compétences et d'appréciation des œuvres d'art qu'a définis le MELS, le Musée comble une lacune. « Il y a peu de spécialistes en arts plastiques dans la région de la capitale, déplore Louise Turmel. Les enseignants qui viennent sont souvent des généralistes qui enseignent les arts plastiques. Ils prennent des notes, se renseignent pour savoir où trouver le matériel. Le Musée est une ressource éducative importante. »

Au secondaire

Pour les élèves du secondaire, Michel Nadeau, responsable des programmes au secondaire, propose des visites thématiques où le participant est rendu autonome et explore, carnet de visite ou feuillet d'activité à la main, les salles et les œuvres. Après ce temps d'exploration libre, le guide rassemble les élèves dans la salle pour approfondir les explications. « Les élèves du secondaire aiment aller à leur rythme et avoir leur propre lecture. C'est plus dynamique et ça répond mieux à leurs besoins. De plus, ça les prépare à visiter les musées de façon autonome », explique Michel Nadeau.

Le programme « Zoom sur le Musée », mis en place pour faire découvrir l'architecture et la collection du Musée, permet de choisir parmi deux options : l'option « Art inuit », qui explore les sculptures de pierre de quelque 2635 pièces de la collection d'art inuit Brousseau, et l'option « Art et histoire », qui ouvre les portes des deux salles de la collection d'art ancien du Musée sur les artistes de la ville de Québec des 250 dernières années et sur les grandes figures historiques représentées en peinture.

Parmi les expositions temporaires, outre la collection William S. Paley qui fait l'objet d'une visite, Michel Nadeau propose également aux élèves de la 3^e à la 5^e secondaire de découvrir l'exposition *Les matins infidèles. L'art du protocole*, qui rassemblera, du 7 novembre au 14 septembre 2014, les œuvres d'une vingtaine d'artistes contemporains. Enfin, la réfection de la salle monographique consacrée à Jean-Paul Riopelle, dans le pavillon Charles-Baillairgé, donnera à partir du 17 mars l'occasion de présenter les œuvres du géant de la peinture québécoise, dont la fresque magistrale *L'Hommage à Rosa Luxem-*

bourg. « Ces programmes offrent aux élèves l'occasion de voir des œuvres, mais aussi d'en parler. C'est important, car en classe ils font beaucoup de travaux pratiques, mais parlent peu des œuvres. »

Pour cégépiens et universitaires

Du côté de l'enseignement supérieur, les programmes sont étroitement arrimés à la programmation. S'adressant à un public plus connaisseur, voire spécialisé, la formule consiste aussi bien à parcourir les expositions temporaires en cours qu'à approfondir les connaissances des collections permanentes. Le programme « L'art à la carte » permet par exemple de combiner plusieurs salles en une visite autour d'une époque, d'un thème ou d'une évolution, du XVIII^e siècle à l'art moderne québécois, de la figuration à l'abstraction, en passant par l'art inuit. Avec la réinstallation des salles à venir, le Musée proposera dès le printemps 2014 des visites autour de quatre des plus grands noms de l'art québécois : LeDuc, Pelland, Riopelle et Lemieux.

Mais, quel que soit l'âge des visiteurs, ces circuits offrent avant tout l'occasion de « voir les œuvres de visu, au lieu des reproductions numériques auxquelles ils sont habitués. En cours, on voit rarement les œuvres dans leurs dimensions réelles et on perd l'effet de la texture des matières. Au musée, l'expérience est différente, notamment quand il s'agit de regarder des œuvres immenses comme *L'Hommage à Rosa Luxembourg*, de Riopelle », explique Katia Raveneau, responsable des guides-animateurs et des programmes pour l'enseignement supérieur et le grand public.

Collaboratrice
Le Devoir

MBAM

Les Studios Art connaissent un franc succès

Il y a un an, le Musée des beaux-arts de Montréal a doublé la surface des Studios Art & Éducation Michel-de-la-Chenelière, qui est ainsi passée à 1500 m² d'espace dédié aux activités et expositions éducatives du musée. Depuis, le nombre d'élèves accueillis au sein de l'établissement culturel a doublé dans les différents ateliers. L'objectif fixé pour 2017 est donc déjà atteint à 70 %. Cette année-là, la superficie doublera de nouveau, avec 1500 m² consacrés à des activités éducatives dans le futur Pavillon Hornstein.

HÉLÈNE
ROULOT-GANZMANN

« On recevait 35 000 jeunes par année et on en refusait 15 000, faute d'espace et de ressources », explique Nathalie Bondil, directrice et conservatrice en chef du Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM). Il y a deux ans, nous avons créé un comité Éducation à l'intention duquel nous avons défini « douze travaux d'Hercule ». Un an plus tard, Michel de la Chenelière est devenu l'homme de la providence. En expert passionné du milieu scolaire, il s'est engagé à nos côtés pour une pé-

riode de dix ans. Et, grâce à son soutien, le nombre de nos ateliers est passé de trois à sept, notre objectif étant d'accueillir 100 000 écoliers en 2017. Les besoins sont immenses, l'éducation n'attend pas! »

Il y a un an, les Studios Art & Éducation du MBAM ont été entièrement revampés, prenant par la même occasion le nom de celui qui les a imaginés et en partie financés, Michel de la Chenelière, l'homme originaire de la Normandie qui s'installa au Québec à la fin des années 60 pour fonder, de nombreuses années plus tard, Chenelière éducation, devenu depuis l'édi-

teur francophone le plus important en Amérique du Nord dans le domaine de l'éducation. « J'ai remarqué avec grand regret que, dans les programmes à travers tout le Canada et au Québec notamment, il n'y avait pas grand-chose, pour ne pas dire rien, sur les arts. Quand j'ai quitté cette profession, je me suis dit qu'il fallait que je fasse quelque chose. J'aime beaucoup le Musée des beaux-arts de Montréal et j'habite pas très loin de là. J'ai vu ses besoins pour augmenter le nombre d'élèves par année. J'ai décidé d'offrir la possibilité d'agrandir les espaces. »

« Sans le soutien de Michel, nous n'en serions pas là », estime Nathalie Bondil. C'est notre locomotive. Le musée a toujours fait de l'action éducative, mais Michel lui a donné une impulsion phénoménale. Et ce n'est pas terminé, puisqu'en 2017 nous ouvrirons 1500 m² supplémentaires. Nous serons alors en mesure d'accueillir tous les groupes scolaires qui en font la demande, mais aussi d'atteindre de nouvelles clientèles, notamment parmi les collectivités et les familles défavorisées. »

Espaces d'accueil

En plus des sept studios-ateliers, l'espace actuel compte un

lounge des familles ainsi qu'un espace d'exposition et une salle de lunch. Il est entièrement dédié aux activités et expositions éducatives du musée, avec un accès libre en tout temps. Dédié à l'art naturellement aussi, bien sûr, grâce à la contribution d'artistes et de designers québécois et internationaux, tels que Jim Dine, Pierrick Sorin, Claude Cormier, En Masse, Paprika, le Collectif Rita et Périphère, qui ont marqué de leur empreinte les espaces, pour certains, où les œuvres jalonnent le parcours, pour d'autres.

« Non seulement les élèves des écoles viennent en semaine, mais les week-ends familles remportent également un grand succès, assure Michel de la Chenelière, qui n'hésite jamais à emmener ses petits-enfants aux ateliers et en profite pour jauger les réactions du public. Avant qu'on n'aménage les nouveaux espaces, il y avait 5000 personnes qui y venaient, et cette année on est rendu à plus de 20 000. C'est très encourageant. Les gens sont enthousiastes. Ils reviennent plusieurs fois dans l'année. »

Très encourageant également, selon Nathalie Bondil, est le fait que les élèves et les familles arrivent au musée via les ateliers et finissent par se ren-

dre dans les collections. « Auparavant, la majorité des activités étaient en relation avec les expositions temporaires, mais de plus en plus elles sont couplées à une visite des collections. C'est très intéressant parce que ça développe un sentiment d'appropriation, de proximité, d'affection pour le musée et ses œuvres. »

Hors murs

Mais, pour toucher encore plus les jeunes générations, celles qui fourniront les futurs visiteurs, mais aussi les futurs administrateurs des musées, le MBAM a décidé de sortir hors les murs. Depuis 2010, il propose l'activité « Le musée s'affiche à l'école », grâce à laquelle les enfants apprivoisent l'art par le recours à une thématique sociale particulière et au moyen d'une affiche renouvelée chaque année.

« Prenons l'une d'elles, par exemple, *La Pastourelle* de Vallangouard, de Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté. On y voit un enfant qui travaille dans les champs. Il y a un message social à développer là-dedans. On offre ainsi des outils aux enseignants, qui sont très pris par ailleurs, pour développer la réflexion sur le fait qu'à l'époque nombre d'enfants, des petites filles notamment, n'al-

laient pas à l'école. Qu'ils sont encore nombreux de par le monde. Et que, finalement, ce n'est pas si mal, et même très bien, de pouvoir aller à l'école tous les jours! Avec les deux autres affiches, on a développé les thèmes de l'environnement et de l'intimidation. On peut vraiment parler de beaucoup de choses devant une toile. »

Parler de beaucoup de choses et se faire du bien à la tête aussi.

« J'ai tellement regretté qu'on ne me parle pas plus d'art à l'école, affirme Michel de la Chenelière. Si on ne fait pas venir les enfants au musée, il ne se passe rien à l'école. Les élèves ont besoin de ces petits créneaux de culture pour se donner des raisons d'étudier. Une fois qu'ils ont le goût, ça fait de futurs visiteurs pour l'avenir. On essaye de faire faire du sport aux enfants, mais leur faire faire de l'art, c'est bon pour l'esprit, ajoute-t-il. Ce n'est pas utopique de le penser, puisque des études le prouvent maintenant. Et puis, il suffit de voir l'enthousiasme des enfants, leur joie, leur excitation. Tous ces sentiments, toute cette expérience, ça ne peut avoir que des effets bénéfiques sur leur bien-être. »

Collaboratrice
Le DevoirSTUDIOS ART & ÉDUCTION
MICHEL DE LA CHENELIÈRE

Entièrement dédiés aux activités et expositions éducatives du Musée

- 8 studios-ateliers
- Un Lounge des familles
- Un espace d'exposition

Des activités pour les familles sont offertes gratuitement tous les week-ends!

mbam.qc.ca/famille

La Promenade des Studios Art & Éducation Michel de la Chenelière avec ses mobiles colorés signés Paprika et la sculpture de Jim Dine, *Cœur d'if - Après le Déluge* - © Jim Dine / SODRAC (2013), Photo Denis Farley

MUSÉE McCORD

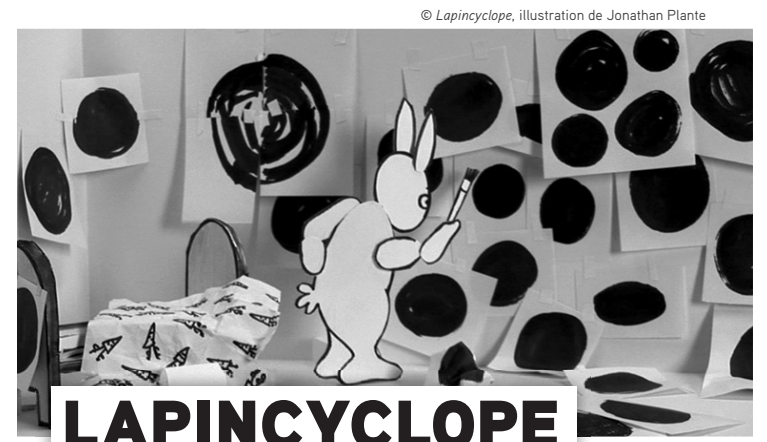
stm et Yoopa TVQ présentent

JOUETS MISSION COSMOS

GRATUIT POUR LES 12 ANS & MOINS

Du 16 novembre 2013 au 6 avril 2014
musee-mccord.qc.ca

Galillard DÉFIE PÉRENOËL DESTINATION 4 CENTREVILLE 24

MUSÉE D'ART
DE JOLIETTE
AUTOMNE 2013

LAPINCYCLOPE

Organisée par Vox, Centre de l'image contemporaine

Présentée jusqu'au 5 janvier 2014
À l'Espace urbain du Musée d'art de Joliette
110, place Bourget Nord, JolietteOuvert les samedis et dimanches, de 13 h à 16 h
Visites commentées les samedis, de 13 h à 16 h
450 756-0311 / museejoliette.org

MUSÉES

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

« On sort le musée du musée »

La rénovation de l'édifice permet d'amorcer une grande médiation culturelle

Entre un chantier de mise aux normes et une croisade de séduction, le Musée d'art de Joliette est actuellement sur la voie de la transformation. Le but est de rendre plus accessible et plus convivial ce lieu fort de 8500 objets.

JÉRÔME DELGADO

Un bunker. Annie Gauthier a souvent entendu ce qualificatif au sujet du Musée d'art de Joliette (MAJ). De la bouche même de commerçants et d'élus de la région de Lanaudière. La directrice s'est donné dès lors pour objectif, à travers la programmation et les nombreuses activités éducatives qui en découlent, de faire du MAJ un lieu pour tous. Premier changement dans les mœurs, appliqué cet automne : poser la médiation culturelle au premier plan et aller pratiquement chercher les gens dans la rue.

Rénovation en cours

Engagé dans des rénovations majeures — un projet de 10 millions de dollars — le bâtiment de la rue du Père-Wilfrid-Corbeil est fermé au public depuis janvier. Pour ne pas se faire oublier, un plan clame que, « Fermé, le Musée d'art de Joliette est plus ouvert que jamais ».

Le plan est plus qu'un slogan. Il s'agit d'une véritable opération de séduction, concrétisée par la location d'un local place Bourget, artère commerciale de Joliette. Il s'agit d'une vaste campagne pour changer « l'image de marque » du musée.

« C'est notre plus grande stratégie de médiation », dit la directrice. On sort le musée du musée. On vient à la rencontre de la population, [qui] est dans un parcours, comme par accident. En venant au centre-ville, les gens s'enfargent presque dans le musée. »

Jusque-là, on s'enfargait si peu que même ceux qui le cherchaient pouvaient passer sans le voir. Chaque année, 13000 visiteurs, néanmoins, le

trouvaient. Une bonne part de la clientèle arrivait par grappes, groupes scolaires ou association d'ainés. En poste depuis 2012, Annie Gauthier aimerait aussi « attirer des adultes sans enfant » et rebâtir « les liens avec la population locale et la collectivité lanauoise ».

« Le musée a été conçu dans les années 1970 comme un coffre-fort. Il a été construit pour des objets, avec peu de percées sur l'extérieur, sans lumière naturelle », constate-t-elle. On se fait dire qu'il a l'air d'un bunker. »

« Avec le nouveau bâtiment, poursuit-elle, on brisera cette image et on va aller vers la population. Penser un équipement culturel pour des individus. Le rendre transparent, qu'on puisse voir ceux qui le visitent. »

La future architecture, que la firme FABG doit livrer en 2014, mettra de l'avant ce souhait et exploitera, notamment, la vue sur la rivière L'Assomption. Pour la directrice, il fallait cependant agir au plus vite. Dès son arrivée, elle a fait la tournée des conseils municipaux de la MRC.

« Je me suis jetée dans la gueule du loup, volontairement, dit-elle. Je suis allée à la rencontre des élus, qui sentent que le musée n'est pas pour eux, draine des fonds publics et redonne peu à la collectivité. La perception est peut-être un cliché, mais l'entendre dans un contexte officiel, c'est frappant. »

Annie Gauthier a entrepris sa croisade politique comme une

première étape de médiation. Elle a parlé « de l'importance d'un musée dans la région, de l'importance du contact avec la culture ». Elle a expliqué pourquoi le MAJ ne fait pas d'exposition d'histoire, cherché à convaincre que même un adulte peut « continuer à s'instruire, à se questionner, à s'émerveiller ». Et elle a écouté les plaintes pour mieux positionner le musée dans sa région.

Dans l'ancien magasin de meubles de la place Bourget, le MAJ fait déjà les choses autrement. Les œuvres de sa collection ne s'y trouvent pas, il n'y a pas de billetterie. L'ambiance, elle, est plus que décontractée. Il faut dire que l'exposition en cours, *Lapin-cyclope*, le projet jeunesse de l'artiste Jonathan Plante lancé à Montréal plus tôt cette année, est porté par un esprit bon enfant.

« Il y en a qui disent que j'ouvrirai un centre d'artistes », dit Annie Gauthier, au moment de faire la visite des lieux. L'étage, encore vide, accueillera sous peu le personnel du musée, excepté quelques-uns.

L'opération ne se fait pas sans douleur. « J'ai mis à pied, temporairement, toute l'équipe d'accueil », avoue la directrice.

Ce mal nécessaire, ce « passage obligé » qu'est la fermeture du MAJ — « il pleuvait dans le musée », soutient-elle — fera de l'établissement « quelque chose de meilleur ».

Un mal pour un bien, qui s'expérimente déjà dans l'actuel local ayant pignon sur rue.

« Ici, c'est le service éducatif qui est responsable de l'accueil, dit Annie Gauthier. Et on accueille les gens dehors, avec des œuvres dans l'espace public. »

Convivialité recherchée

Elle ne tient pas à reproduire ce modèle avec le nouveau musée. Elle veut par contre continuer à « briser les tabous ». Le MAJ sera moins élitiste, plus convivial, avec son espace wifi qui, souhaitée, attirera les étudiants du cégep voisin. Elle veut en faire un lieu qui plaira, y compris aux élus municipaux, et sera fréquenté tous les jours, pas seulement en groupes scolaires ou lors de vernissages.

« Je ne veux plus que les gens viennent au musée sur invitation. Je l'ai beaucoup observé et je me rends compte qu'on fait comme de la restauration rapide. On invite les gens à voir une expo et on les invite à partir. Il n'y a pas de lieu pour trainer, pour s'asseoir, pour bouquiner. »

Le Musée d'art de Joliette poursuivra ses missions éducatives qui le lacent déjà à sa région. Les étudiants en arts visuels du cégep bénéficieront encore de leur première expérience d'exposition muséale. Le programme « Persévérance scolaire », lancé cet automne avec l'école L'Envol, continuera sans doute à donner la possibilité de se retrouver à ceux qui décrochent. Les visites guidées existeront toujours dans le « bunker ». Mais, dans les yeux brillants de la directrice, on peut déjà voir le reflet d'un lieu animé et bruyant, où l'on viendra avec plaisir faire du « vagabondage culturel ».

Collaborateur
Le Devoir



Les programmes publics mis sur pied par le CCA sont dessinés et imaginés comme des extensions des thématiques de certaines expositions.

CCA

SUITE DE LA PAGE E 12

Au CCA, on a aussi pensé aux cégépiens : « Nous avions l'impression que les cégeps étaient moins ciblés que les écoles primaires et secondaires et même que les familles. Expérience faite, la réponse des étudiants, leur capacité de focaliser sur les thématiques, d'être participatifs et enthousiastes, tout ça fonctionne très bien. Les professeurs qui décident d'emmener leur classe au CCA sont eux aussi assez motivés par rapport aux thématiques. »

Le CCA possède un assez petit centre de recherche avec une vision internationale : « Nous fonctionnons comme une plaque tournante, comme une guest house où est facilitée la rencontre entre des contenus et des acteurs qui sont de passage et qui se confrontent avec Montréal », explique M. Gallanti.

Quant aux familles, elles sont toujours bienvenues au

musée : « Les programmes de fin de semaine pour les familles sont gratuits, car ce sont des ateliers qui ne peuvent se réaliser sans que la famille entière y participe, l'idée étant de faire des choses ensemble... » D'ailleurs, les étudiants entrent toujours gratuitement au musée et les jeudis soirs sont toujours gratuits pour tout le public.

Citant un important architecte italien, Frabrizio Gallanti lance que « l'architecture est trop importante pour être laissée aux architectes ! » C'est cette vision que le CCA incarne depuis son origine, depuis le mandat que Phyllis Lambert a mis en place jusqu'à la manière avec laquelle l'actuel directeur, Mirko Zardini, reprend cette hypothèse. « C'est que l'architecture et l'urbanisme sont des thèmes incontournables de notre vie quotidienne, et notre responsabilité est de fournir tous les outils possibles pour entamer le dialogue par rapport à cette thématique. »

Collaboratrice
Le Devoir

Dernière chance - à l'affiche jusqu'au 22 décembre 2013

DESSINER L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

Les illustrations historiques de FRANCIS BACK



ZONE DE DESSIN POUR PETITS ET GRANDS

VISITEZ LE MUSÉE MARGUERITE-BOURGEOYS

400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal
514-282-8670 Champ-de-Mars



Partenaire ENCADREX Partenaire média LE DEVOIR

www.marguerite-bourgeoys.com/back

RENOIR
DEGAS
PICASSO
11 OCTOBRE 2013 — 16 FÉVRIER 2014
LA COLLECTION WILLIAM S. PALEY
UN GOÛT POUR L'ART MODERNE
MATISSE
CEZANNE
PARC DES CHAMPS-DE-BATAILLE, QUÉBEC 418 643-2150 / 1 866 220-2150 / MNBA.QC.CA

Musée national des beaux-arts du Québec
MoMA
Québec
LOEWS

FRANÇOIS BRAULT,

CHRONIQUE D'UN CINÉASTE ET PHOTOGRAPHE JUSQU'AU 17 NOVEMBRE 2013



Thé littéraire avec Pauline Gill et sa 'Coco Chanel', Gaby Bernier
Dimanche 27 octobre à 14h



Conférence de Danielle Roberge

Parlons étiquette. L'art simplifié de recevoir et d'être reçu avec classe!

Dimanche 1^{er} décembre à 14h



MUSÉE DU CHÂTEAU DUFRESNE
2929, Jeanne d'Arc, Montréal (Qc) H1W 3W2
514 259-9201 www.chateaudufresne.com



Information et réservation : 514 259-9201